

RECOLLECTION des 22/23 Janvier 1966

Première conférence	L'homme possible	10p.
Deuxième conférence	Quel homme et quel Dieu ?	13p.
Quatrième conférence	La morale évangélique du vide créateur	12p.

L'HOMME POSSIBLE par Monsieur l'abbé Maurice ZUNDEL

L'Homme existe-t-il ? C'est une question capitale, et c'est même la seule question que nous ayons à nous poser : l'Homme existe-t-il ? Lorsqu'on se pose la question de l'existence de Dieu, il faut tout d'abord se poser la question de l'existence de l'homme. Et nous sommes d'autant plus portés à nous poser cette question que la cybernétique semble introduire, ou fonder, ou répandre un nouveau matérialisme. La cybernétique c'est-à-dire l'art de rendre efficace l'action humaine, la cybernétique nous a permis de construire des machines qui remplacent l'homme, s'est développée d'une façon considérable et se développera encore pour aboutir à des réalisations incroyables puisqu'on constate chaque jour que les machines calculent, les machines raisonnent, les machines édifient des théories, les machines se souviennent, les machines se corrigent, les machines sont capables, éventuellement, de construire des théories que l'homme est absolument incapable de comprendre. Et on arrivera à cette situation d'un univers où la machine fera tout, je veux dire accomplira toutes les opérations que nous disions autrefois mentales et l'homme se bornera à tirer parti de ces résultats pour son avantage, c'est-à-dire dans l'immense majorité des cas pour satisfaire à ses besoins passionnels. L'homme deviendra le parasite des machines, qui penseront, qui raisonneront, qui calculeront, qui découvriront pour lui, et lui vivra en parasite sur ces machines qui lui permettront de satisfaire ses convoitises avec le maximum d'efficacité. La situation s'aggrave du fait que les biologistes, de leur côté, les biologistes envisagent l'origine de la vie à partir de la photosynthèse de certains éléments comme les nitrates ou les phosphates irradiés par des rayonnements ultraviolets. La vie serait née élémentairement d'un processus purement photochimique et il n'y aurait rien de plus dans la vie finalement qu'une chimie qui se parfait, qui s'équilibre, qui aboutit à la sensibilité et au raisonnement, raisonnement qui n'a d'ailleurs absolument rien de sensationnel puisque si les machines peuvent raisonner il n'y a aucune raison d'imaginer que l'homme qui raisonne soit plus qu'une machine, une machine d'ailleurs assez mal agencée puisqu'il est incapable de réaliser mentalement certaines opérations dont les machines s'acquittent avec une facilité incroyable.

D'autre part les biologistes là encore, lorsqu'ils étudient l'évolution, aboutissent à cette conclusion : que l'évolution s'accomplit uniquement par des forces naturelles, qui n'avaient d'ailleurs aucun auteur, aucune finalité, qui se sont établies ou qui se sont développées dans certaines directions en vertu d'une nécessité physico-chimique, par un certain besoin d'équilibre fondé sur des différences de potentiel. Il n'y a donc aucun doute pour ces biologistes, vous en aurez la preuve d'ailleurs si vous lisez cet énorme livre publié par Gallimard sur la biologie qui est une espèce d'encyclopédie des connaissances biologiques d'aujourd'hui et où tous les auteurs sans exception rejettent toute finalité : l'évolution comme la vie, et tout comme l'origine de la vie, ne supposent pas une direction ; je veux dire ne supposent pas une intention ; il n'y a pas de but, il n'y a que des résultats qui sont fondés sur les énergies physico-chimiques. Si vous songez à l'immense retentissement des travaux de la cybernétique où l'électronique est naturellement mise en jeu ou constamment étudiée, si vous songez au retentissement des théories biologiques qui

constituent pour le lecteur sincère et en quête de vérité, qui constitue le dernier mot de la science d'aujourd'hui, vous aboutissez à ce tableau extraordinaire que, finalement, la vie, de plus en plus, s'établit sur un machinisme extérieur à l'homme, construit par lui si vous le voulez, mais extérieur à lui, qui suggère, de plus en plus, que lui-même est une machine puisque aussi bien les opérations qu'on croyait réservées à l'esprit (à ce que l'on appelait l'esprit) sont accomplies et beaucoup mieux par les machines. Cela amène à conclure que l'homme lui-même n'est qu'une machine, une machine d'ailleurs handicapée par une affectivité dont les machines artificielles que nous construisons sont heureusement exemptes ; ce qui assure l'infailibilité des machines artificielles, c'est qu'aucune affectivité ne les embarrasse. Quand l'homme raisonne, son activité ou son affectivité pèse sur lui, il peut gauchir certaines conclusions, il peut les redouter, il peut les interpréter, de toute façon son affectivité constitue un obstacle au développement de ses facultés mentales lesquelles, encore une fois, triomphent dans les machines artificielles. Cette vision, naturellement, peut être, dans une certaine mesure, mathématique si l'on se souvient que les machines artificielles, les calculatrices que nous construisons, si l'on se souvient qu'elles sont surtout sensibles à des formes géométriques de lois très simples : lorsqu'on leur parle un langage inconnu en supposant d'ailleurs que de telles inscriptions représentent vraiment un langage, si ce langage hypothétique est d'ailleurs écrit dans une écriture inconnue ce qui redouble la difficulté, comment doit-on s'y prendre ? Il est clair que le déchiffrement d'une inscription supposée telle, d'une inscription qui a une origine humaine, d'une inscription qui véhicule un message, comment va se prendre le déchiffrement ? L'homme a des antennes pour ce genre de découvertes. Il va chercher naturellement dans ce qui est gravé dans les pierres, il va chercher les motifs qui se répètent. Ce sera une première donnée devant ce désert indéchiffrable, il y a des repères. Les premiers repères ce sont les similitudes, les signes qui sont répétés supposent des jointures, supposent des liaisons et nous fournissent déjà une première donnée : on étudiera tout au moins la fréquence de ces signes toujours semblables. On étudiera aussi leur situation, où sont-ils placés ? On soupçonnera qu'ils ont la valeur de conjonction, ou on soupçonnera de proche en proche que tel mot ou tel groupe de lettres qui revient plus souvent joue le rôle de substantif, ou de prédicat, ou de verbe et tout cela sans comprendre un mot de l'inscription mais simplement sur le tracé que l'on a sous les yeux, simplement en vertu de la disposition des signes, on aura déjà un certain nombre d'indications qui, en se multipliant, nous rapprocheront de la solution.

C'est-à-dire que la lecture d'une inscription en langage inconnu et tracée dans une écriture inconnue ne peut naturellement pas être abordée par la recherche d'un sens, mais d'abord par la découverte de certaines formes. Si vous voulez, c'est par un certain formalisme qu'on aborde le déchiffrement ; et on finira en effet, si l'on a la main assez heureuse, si l'on a des dispositions pour ce genre de travail on finira par repérer ou du moins par déchiffrer un ou deux mots ou une phrase dont la cohérence ne sera peut-être pas garantie par le contexte, par les dessins qui accompagnent l'inscription, qui orientent vers le sens même du message. Quand on aura déchiffré une phrase ou quelques mots, à partir de ce premier déchiffrement on pourra s'avancer et aboutir au déchiffrement des autres, mais tout cela à partir uniquement du dessin, de la forme et non pas à partir du sens. C'est-à-dire que c'est le support, comme on dit dans la cybernétique, c'est le support du message que l'on envisage, et non pas la sémantique c'est-à-dire sa signification. Et il semble bien que c'est dans cet ordre qu'il faille situer le raisonnement des machines et leurs pensées et leur correction, et leur mémoire. Il s'agit d'une opération purement formelle qui porte sur des contours, qui porte sur des signes, qui porte sur des supports et non pas sur un sens. Il est fort probable que la machine ne comprend rien, ne sait rien, n'aime rien, mais que toute son activité se joue sur des formes qui sont rapprochées, qui sont comparées, qui sont jugées compatibles ou incompatibles en vertu d'une espèce d'équilibre formel qui n'a rien à voir avec la sémantique, avec la signification, avec le sens que l'on peut donner aux signes eux-mêmes. Les cybernéticiens, d'ailleurs, sont absolument d'accord. Il sont tous d'accord pour reconnaître que l'alphabet cybernétique est fondé sur des formes, sur des correspondances entre certains

chiffres, généralement deux simplement, deux chiffres qui représentent des lettres et qui sont traduits dans la machine par des impulsions électriques d'une certaine durée, cette durée, justement, plus ou moins longue, donnant la valeur de chaque signe. Il est donc probable que les machines ne pensent pas, ne raisonnent pas, ne sentent pas, n'aiment pas, qu'il s'agit là vraiment d'un formalisme automatique, mais il n'empêche que le cybernéticien d'ailleurs ne s'occupe pas de savoir si la machine pense ou si elle raisonne. Il s'agit de savoir si elle fournit un résultat qui se traduit pour nous par un raisonnement, par une théorie, par une correction, par une mémoire, ou par un message d'ailleurs qui nous échappe et qui est complètement indéchiffrable.

Il reste, cependant, que, dans le grand public, qui ne peut pas s'informer à fond de ces méthodes, qui est d'ailleurs informé de tous ces travaux par les cybernéticiens, il ne demande aux machines que des résultats sans s'inquiéter de savoir ce qui peut se passer en elles parce que cela ne l'intéresse pas. Il est impossible que le grand public ne soit pas impressionné et qu'il ne finisse pas par conclure que les machines sont capables de faire tout ce que fait l'homme et bien au-delà, que les machines sont donc intelligentes et que, d'autre part, et c'est là la conclusion à laquelle on aboutira, le plus facilement, que les opérations mentales de l'homme sont purement et simplement des opérations mécaniques. Il y a, en somme, deux sortes de machines : il y a les machines artificielles que l'homme construit et il y a les machines naturelles qui sont les minéraux, les végétaux, les animaux et nous-mêmes ; la seule différence donc entre l'homme et les machines artificielles c'est que les machines artificielles sont construites par l'homme et les machines naturelles sont construites par les forces qui sont à l'œuvre dans l'univers. Il y a donc de moins en moins de sens à vouloir distinguer l'homme à des machines qu'il fabrique et il y a une tendance de plus en plus répandue vers un matérialisme qui est inconscient de lui-même, un matérialisme qui s'installe avec d'autant plus d'aisance que, précisément, il n'entend rien combattre. C'est un matérialisme qui est donné par les faits.

Les machines, voilà ce qu'elles accomplissent : les machines remplacent l'homme, les machines dépassent l'homme. L'homme, de son côté, n'est qu'une machine naturelle, imparfaite par rapport aux machines artificielles. Il n'y a donc aucune raison de donner à l'homme une situation particulière ce que confirment d'ailleurs les biologistes qui voient dans la vie un phénomène dont l'origine est purement physico-chimique ; ce que confirment les théoriciens de l'évolution, qui voient dans toutes l'évolution le développement de forces naturelles dénuées de toute espèce d'intention et de toute finalité.

Comme la cybernétique se répand partout, qu'on recourt aux modèles cybernétiques jusque dans la médecine pour diagnostiquer certaines maladies et qu'on construit un modèle, on lui donne des organes, on le fait fonctionner comme on peut imaginer que fonctionne l'organe dans le corps humain, on en tire des conclusions thérapeutiques qui donnent parfois des résultats extrêmement féconds.

Que restera-t-il quand la cybernétique aura envahi toute la vie, quand les théories évolutionnistes se seront répandues dans toutes les esprits, quand on fabriquera peut-être la vie avec des rayons ultraviolets, des nitrates et des phosphates ammoniacaux, que restera-t-il pour affirmer une vie de l'esprit ?

Alors on imagine très volontiers et très aisément une humanité qui s'en remet à ses machines, qui devient parasite de ses machines, et qui, réalisant un esclavage illimité ne demande à ses machines que de favoriser la satisfaction d'instincts passionnels qui n'ont rien à voir avec la vie de l'esprit. On s'en rend compte d'ailleurs, dans les marges de la cybernétique lorsqu'on voit la compétition entre les Etats, notamment jusqu'ici les Soviets et l'Amérique. On se rend compte que toutes ces entreprises de la cybernétique, tous ces succès incroyables de l'électronique, se réduisent pour beaucoup d'Américains ou beaucoup de Soviétiques à une compétition, à une querelle de clocher entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis. Lequel des deux arrivera le premier dans la lune ? Ce qui n'a plus aucune espèce de ressemblance avec la recherche de la vérité, plus aucune ressemblance avec un mouvement de l'esprit, ce qui est simplement une querelle biologique entre deux biologies antagonistes celle d'une classe contre celle d'une autre.

Si la vie s'est développée comme le pensent des biologistes d'ailleurs réputés comme Dauvillier ou Hovasse, si la vie s'est développée à partir de phénomènes purement physico-chimiques, si tous les vivants ne sont finalement que des machines, s'il n'y a aucun mystère dans la vie sauf celui des forces physico-chimiques dont elle procède et qui en sont l'origine, le monde n'a pas besoin, il n'a pas besoin du créateur, cela va de soi, puisqu'il s'est développé spontanément, sans but et sans finalité, et il n'y a aucune raison de mettre derrière cet univers une pensée. La vie s'est développée spontanément à partir de la physico-chimie et s'il est vrai que notre univers actuel a commencé, (c'est bien difficile à prouver) mais à supposer que l'univers où nous sommes a commencé, qu'est-ce que ça veut dire : commencer ?

Les physiciens ou du moins certains d'entre eux, en se fondant sur la seconde loi de la thermodynamique, admettent que l'entropie s'accroît sans cesse, le monde finira dans une espèce de neutralité absolue ; c'est-à-dire que n'ayant plus aucune différence de potentiel, il ne se passera plus rien.

Toutes les énergies seront éteintes, il n'y aura plus d'échanges, il n'y aura plus de phénomène, il ne se passera plus rien, donc il n'y aura plus rien. Ne peut-on pas imaginer l'origine du monde précisément dans cet état immobile, inerte, où il ne se passe rien jusqu'à ce qu'il y ait une petite ride quelque part, qui mette tout en mouvement ; mais à supposer même que l'univers ait jailli du néant, si ces mots ont un sens, à supposer même qu'il y ait un constructeur transcendant, ce constructeur n'aurait pas eu besoin d'avoir un but puisque la nature n'en a pas ; il n'aurait pas eu besoin de construire des choses bien compliquées, il n'aurait eu qu'à construire ou à produire une différence de potentiel quelque part, aussi minime soit-elle dans des éléments d'ailleurs indéfinissables, et à ne plus s'en occuper parce que la suite aurait été tout à fait spontanée. Il est très difficile de voir dans un tel constructeur, à supposer qu'il soit nécessaire pour mettre en branle les phénomènes, quelque chose qui ressemble à un créateur, au créateur tel que la tradition le présente et finalement cette espèce de constructeur transcendant, de mécanicien original, encore une fois, il lui aurait suffi de donner le branle à des éléments extrêmement indifférenciés, pourvu qu'il y ait quelque part une différence de potentiel qui permette un mouvement.

Or, il est absolument impossible, n'est-ce pas, que nous ne tenions pas compte aujourd'hui de la cybernétique qui envahit toute la vie, il est impossible que nous ne tenions pas compte de la biologie à laquelle nous recourons d'ailleurs spontanément nous-mêmes : quand nous sommes dans une situation où la douleur devient intolérable, nous prenons des calmants, nous retournons à la chimie, nous achetons de la morphine qui sont des éléments physico-chimiques qui suspendent notre sensibilité et qui nous assurent un moment de repos. Nous admettons donc constamment cette intervention de la physico-chimie dans notre organisme, et il y a des médications, précisément dans les maladies mentales qui sont fondées sur la chimiothérapie. Beaucoup de psychiatres renoncent à des cures psychothérapeutiques, à des cures psychanalytiques pour se limiter à une chimiothérapie dans les cas qui les occupent et ils prétendent que l'efficacité est assurée presque à 100%. Alors si la chimiothérapie est efficace, si la chimie intervient dans notre sensibilité, si elle suspend la douleur, si des quantités de remèdes synthétiques, qui n'ont pas du tout une origine naturelle, mais qui reposent sur une fabrication humaine, sont efficaces sur notre organisme, quelle difficulté à admettre que notre organisme a lui-même une origine physico-chimique.

Cette situation, en effet, est extrêmement grave si elle est incontestable. On ira de plus en plus vers une cybernétique universelle qui confirmera justement une biologie qui exclut toute finalité où le développement de la vie est expliqué uniquement par des événements physico-chimiques. L'esprit va reculer de plus en plus, la raison apparaîtra de plus en plus comme une machine et il deviendra absolument impossible d'affirmer une transcendance de l'esprit en se fondant sur l'expérience de la vie quotidienne. Et alors le dieu créateur de la tradition deviendra de plus en plus impensable, puisqu'on ne lui demandera plus, s'il est encore nécessaire, que de construire à l'aveuglette un mécanisme élémentaire qui se développera de lui-même.

Tout cela il faut que nous l'envisagions pour ne pas devenir un ghetto, un ghetto de gens qui ne veulent pas voir, qui ne veulent pas se rendre compte, qui prétendent en savoir plus que les savants, qui croient que leur solution est intangible parce qu'ils n'ont jamais regardé les autres. Nous allons nous trouver un de ces quatre matins devant une espèce d'océan de slogans administrés par toutes les revues qui vulgarisent les résultats de la science. Nous allons nous trouver devant un océan d'affirmations qui remettent exactement tout en question, qui seront devenues monnaie courante, qui seront acceptées par la plupart des esprits et que les journalistes divulgueront comme le dernier mot de la science.

J'avoue que tout cela, pour moi, n'est pas une surprise parce que je me suis depuis très longtemps convaincu que l'homme n'existe pas, qu'il est tout au plus une possibilité, mais que tel quel, tel qu'il naît, tel qu'il est jeté dans l'existence, il est en effet un produit de l'univers, une machine comme tant d'autres, un résultat, quelque chose qui est subi et qui ne peut pas se prévaloir d'une dignité et d'une valeur particulières.

Il y a des années et des années que je parle de ce moi biologique, de ce moi animal, de ce moi possessif qui est une sécrétion de lui-même, qui est le donné de toutes nos aspirations instinctives, c'est-à-dire cosmiques, animales, végétales ou minérales et je ne suis nullement surpris que l'on envisage aujourd'hui toutes les facultés mentales comme simplement le déroulement d'un automatisme mécanique. En effet, je viens de le dire, si le formalisme des supports, les signaux électriques ou les lettres dans une inscription, ou les traits dans un alphabet Morse, si les supports de l'affirmation est ce qui intéresse les machines, si les machines travaillent sur ce formalisme, il est certain que l'homme aussi très souvent ne travaille que ce formalisme. Les calculateurs de génie, les calculateurs qui peuvent en une seconde résoudre ou accomplir les additions, les multiplications, les soustractions, les divisions ou le fractionnement des nombres, qui peuvent accomplir tout cela en un éclair sont probablement des machines particulièrement sensibles au formalisme et qui arrivent à des combinaisons extrêmement rapides, sans aucun raisonnement, et je pense que la vie dite intellectuelle de l'immense majorité des êtres humains est simplement un formalisme automatique. On reste à la surface des signes, on ne pense pas, ou, si l'on pense, si l'on réagit d'une manière particulière, ce n'est pas en vertu d'une pensée, mais c'est en vertu d'une affectivité qui renâcle devant certains résultats, qui désire en obtenir d'autres, qui conteste, pour des motifs instinctifs, ou qui enregistre avec bonheur, avec transport, des résultats qui concordent avec les convoitises et les instincts. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai essayé de montrer dans "Dialogue avec la Vérité" qu'il fallait une présence à une présence et qu'il ne suffisait pas de manipuler des raisonnements, des formalismes pour aboutir à la vérité.

La vérité est au-delà, s'il y en a une, elle ne peut se situer que dans un dialogue de personne à personne. Tout cela ne me surprend pas, tout cela confirme ce que je sens depuis très longtemps et que je ne cesse de répéter sous une forme ou sous une autre ; rien ne me paraît plus naturel que d'admettre, en effet, que l'homme ne soit qu'un donné de l'univers, qu'il ne soit, si l'on veut, qu'une machine entravée, d'ailleurs, par son affectivité, c'est-à-dire par la complicité qu'elle donne ou qu'elle refuse au formalisme automatique qui s'accomplit en elle.

Et c'est de là que nous sommes ramenés à l'unique question : y a-t-il un homme possible ? Si je dis "Je ne suis qu'une machine", "je ne suis qu'une machine", toutes mes activités relèvent de mécanisme sans but et sans finalité. Quand je dis "je suis enfermé dans mes mécanismes", quand je dis "je ne pourrai jamais sortir de mes mécanismes", quand j'impose une fin aux machines que je construis, cette fin qui m'est elle-même suggérée, elle m'est elle-même imposée par mes propres mécanismes puisque, par hypothèse, je suis une machine qui ne peut pas sortir de ses mécanismes.

Evidemment il y a déjà là quelque chose de suspect dans ce "je ne suis que...". De dire "je ne suis que..." suppose déjà une vue sur autre chose. "Je ne suis que...", "je suis enfermé dans mes mécanismes", suppose que la prison pourrait s'ouvrir. En tout cas, il n'y a qu'une seule chance d'humanité, un seul espoir d'humanité, c'est que je puisse, en effet, m'évader de mon mécanisme, que je puisse échapper à son conditionnement ; mais vers quoi, mais dans quoi, puisque je suis

dans un univers qui est tout entier une immense mécanique ? S'il y a une chance de lui échapper, à cette mécanique, s'il y a une chance d'être autre chose qu'une machine, ce sera dans un monde qui n'existe pas encore, dans un monde que j'aurai à créer, dans un monde qui ne peut exister que par moi, que par la création que j'en ferai.

C'est là la seule chance. L'univers tel qu'il est, l'univers tel qu'il s'impose à nous, l'univers dans lequel nous sommes nés et duquel nous sommes nés, l'univers dans lequel nous avons été jetés et dont nous sommes dépendants et qui nous conditionne dans tous les secteurs, cet univers n'est pas de nous et il est impossible d'y trouver autre chose que la machine artificielle ou naturelle. S'il y a une chance, c'est que je puisse faire surgir un univers qui n'existe pas et qui ne peut pas exister sans moi.

Et notez qu'il en sera toujours ainsi dans l'hypothèse où cette espérance est permise. S'il y a une espérance d'humanité, si un homme peut surgir qui ne soit plus conditionné par ces mécanismes, ce sera toujours le cas - je veux dire que quels que soient les perfectionnements de la cybernétique même si on arrive à créer un surhomme, même si on arrive en bocal à créer une vie douée de toutes les perfections, tout ce qu'on pourra faire avec les moyens dont on disposera qui seront toujours plus parfaits, ce sera de construire des machines parfaites, du moins toujours plus parfaites, ce ne sera jamais autre chose qu'une machine. Si ce prétendu surhomme issu d'un bocal vient à exister, il sera une machine, certainement plus parfaite que la nôtre, mais nous n'aurons pas avancé d'un pas vers la réalisation d'un univers non mécanique puisqu'il sera tout entier le fruit de la cybernétique, le fruit de la mécanique.

Donc, dans tous les cas et dans tous les futurs, quels qu'ils soient, s'il y a une chance pour la vie de l'esprit, une chance d'humanité, une chance d'être source et origine, une chance d'être créateur pour des êtres semblables à nous, ce sera toujours en vertu d'une création accomplie par chacun dans l'univers qui n'existe pas encore et qui ne peut exister que par nous. C'est donc là qu'il faut situer l'humanité, comme une chance, comme une possibilité. Il faut la situer dans ce monde qui n'existe pas encore, que nous avons peut-être la possibilité de créer, mais qui ne subsistera qu'en vertu d'une création permanente qui sera toujours à reprendre, une création dans laquelle nous-mêmes nous nous ferons homme en réalisant un univers humain.

Donc en résumé, l'univers tel qu'il est, est un univers de machines, l'univers tel qu'il est ne fournit, ne peut jamais présenter un être spirituel en vertu de son dynamisme spontané ; et cet univers, tel qu'il est ne peut donc porter au maximum qu'une possibilité d'homme, une espérance d'homme, qui est suggérée par le fait même que nous pouvons nous placer devant les machines et devant les machines que nous sommes en nous disant "je ne suis qu'une machine" c'est-à-dire "je pourrais au fond être autre chose".

Si je me rends compte de mes limites, c'est que je suis peut-être appelé à les franchir. Essayons donc de les franchir et c'est dans la mesure où, les ayant franchies, nous atteindrons à une réalité expérimentale, une réalité qui s'inscrira en nous comme plus réelle que tous nos mécanismes, comme plus réelle que toutes nos sécrétions globulaires, comme plus réelle que tous nos appels imprécis, c'est dans cette mesure que nous serons situés dans une réalité qui modifiera essentiellement notre optique, notre vision du monde, notre comportement, notre conduite et toutes les décisions qui peuvent relever de nous.

Et bien sûr, n'est-ce-pas, pour le dire immédiatement, il est parfaitement inutile de situer Dieu dans le monde matériel, dans le monde mécanique, dans le monde tel qu'il est puisque l'homme n'y peut pas trouver place, à plus forte raison Dieu.

Comme l'homme ne peut apparaître en tant que non-machine, en tant que dignité, en tant que source irremplaçable de bonheur, en tant qu'origine d'un espace où la liberté respire, comme l'homme ne pourra surgir que dans cet univers qui n'existe pas encore, à plus forte raison Dieu ne pourra se révéler que dans cet univers qui n'est pas encore.

Si nous voulons reporter la divinité dans le monde tel qu'il est, nous la ferons entrer dans la mécanique, dans le mécanisme, dans le formalisme automatique des concepts qui échappe absolument d'ailleurs à la vie de l'esprit et qui ne mène à aucune espèce de progrès ni de

libération. Je faisais remarquer il y a un instant, qu'il suffirait pour que le créateur fasse son office, remplisse la fonction qu'on lui assigne, qu'il soit le fabricant de ces éléments, tout à fait primitifs, sans avoir d'ailleurs lui-même aucun but, puisque ces éléments eux-mêmes seraient dépourvus de toute finalité.

Alors évidemment un créateur réduit à ces fonctions ne signifie plus rien et si on veut absolument situer et enraciner une divinité dans ce monde préfabriqué tel qu'il s'impose à nous, on en fait forcément une idole matérielle qui est impensable et inutile.

C'est donc dans le monde qui n'est pas encore, ce monde où nous avons à nous enraciner par une création qui ne peut émaner que de nous-mêmes, que le vrai Dieu, le Dieu du mystique, si vous voulez, pourra se situer, se révéler, et être rencontré dans une expérience incontestable que l'on ne pourra vérifier d'ailleurs que dans la mesure où l'on y est soi-même engagé.

Cela peut s'exprimer en deux mots : "nos origines cosmiques, nos origines animales sont derrière nous, nos origines humaines sont devant nous". Si vous comprenez cette petite phrase, vous avez l'essentiel de cet itinéraire, de ce qui est parcouru : "nos origines cosmiques, nos origines animales sont derrière nous, nos origines humaines sont devant nous."

C'est donc une erreur qui apparaît de plus en plus évident en face de toutes les conclusions de cybernétique et des disciplines influencées par elle, c'est donc une erreur capital de vouloir expliquer le passé par Dieu, je veux dire de vouloir expliquer par un créateur ce monde préfabriqué dans lequel la vie de l'esprit est impossible, la vie de l'esprit au sens d'initiative. Dieu ne pourra se révéler que dans cet univers qui n'est pas encore et qui n'existera que lorsque nous existerons nous-mêmes dans notre stature d'hommes, lorsque nous existerons nous-mêmes en tant que non-conditionnés par l'univers machine, en tant que réalisant, par notre existence, une valeur illimitée, une valeur universelle qui pourra être immédiatement reconnue par tous ceux qui sont en quête d'eux-mêmes et qui ont cette espérance d'une humanité, qui n'est pas encore, mais qui demeure toujours possible.

Je pense qu'il y a dans cette affirmation qui résulte d'ailleurs purement et simplement de l'expérience, que nos origines animales et cosmiques sont derrière nous et que nos origines humaines sont devant nous, je pense qu'il y a dans cette découverte ou dans cette constatation, qu'il y a comme une ligne de partage entre un matérialisme de méthode, car la cybernétique ne peut pas être construite sur d'autres données, et un spiritualisme c'est-à-dire un postulat car il ne suffit pas de postuler que les opérations mentales relèvent de l'esprit et puisque nous voyons précisément que les machines en sont capables à moins de doter les machines d'esprit ce qui ne me gêne pas d'ailleurs. Si les machines deviennent spirituelles, si les machines se reproduisent, elles deviendront simplement des possibilités humaines et cela ne me gênera pas. L'homme commence à partir, j'entends l'homme-esprit, l'homme-valeur, l'homme-dignité, à partir du moment où l'être, jusqu'ici machine, se prend en main, se recrée, échappe à ce conditionnement mécanique et fait surgir un univers sans limites où les autres découvrent un ferment même, un ferment de leur dignité et de leur libération. Ce qui nous ramène d'ailleurs à cette expérience capitale qui est celle de la rencontre avec une présence au plus intime de nous, telle qu'Augustin la retrace dans le couplet bien connu : "Trop tard je l'ai aimée, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; trop tard je t'ai aimée, pourtant tu étais de dans, et c'est moi qui étais dehors ; et sans beauté, je me ruais vers ces beauté qui sans toi ne seraient pas. Tu étais avec moi, c'est moi qui n'étais pas avec toi". Il est évident que l'univers spirituel ne peut jaillir que dans cette reprise de tout le donné, dans cette reprise de tout le

préfabriqué jusqu'aux dernières racines, dans cette reprise qui se signale, qui n'apparaît, qui ne se réalise que dans ce mouvement d'offrande émerveillé, à un visage, à une présence que l'on découvre soudain en soi, étant jeté dans un dialogue de réciprocité, dans un dialogue de lumière et d'amour où enfin l'on commence, en effet, à devenir source et origine, parce qu'on n'est plus limité par rien, lié à rien, parce qu'on décolle tout entier, parce qu'on n'est plus seul au plus intime de soi, parce qu'on comprend, parce qu'on découvre, en effet, qu'il y a dans tout être qui nous ressemble, il y a cette possibilité d'échapper au conditionnement mécanique mais qui ne peut se

réaliser effectivement que dans cet univers oblatif, qui ne peut exister qu'à la faveur d'une rencontre avec une présence qui nous attend au plus intime de nous-mêmes et qui ne subsiste qu'au tant que dure ce dialogue, car dès que je me retire du dialogue, dès que je cesse de me situer dans cette offrande d'amour, dès que je ne suis plus en face du visage, qui suscite en moi cet espace libérateur, je retombe inévitablement dans ma biologie. Mon corps est immédiatement amputé de son sommet, toutes les lignes ne peuvent plus converger vers le sommet et, forcément, toutes mes activités vont être de nouveau aimantées par une polarité instinctive. Voilà donc, comme vous le sentez, une donnée dont il faut tirer les conséquences. Voilà une perspective à laquelle il faut nous accoutumer pour que nous ne situions pas Dieu là où il n'est pas, pour que nous ne situions pas l'homme là où il n'est pas. Chacun en soi a dû remarquer d'ailleurs que c'est la même chose de se rencontrer soi-même et de rencontrer Dieu. C'est la même chose d'être un créateur de cet univers qui n'existe pas encore et de faire de soi et de tous une offrande de lumière et d'amour à cette présence bien-aimée qui nous sollicite dans le silence de nous-mêmes. C'est la même chose, c'est le même moment, c'est la même naissance, c'est le même espace, c'est la même liberté. Alors la seule question qui se pose pratiquement c'est celle-ci : "Est-ce que je crois en l'homme possible, est-ce que j'espère en l'homme possible, est-ce que j'ai le pressentiment de l'homme que je suis appelé à être, est-ce que je peux vivre sans croire à cette éclosion de l'homme créateur, est-ce que je peux vivre sans être sensible à la dignité et à la valeur possibles en chacun ?" C'est là la question.

Je suis confronté tous les jours avec la misère, tous les jours ou à peu près on frappe à ma porte, tous les jours on me demande un secours matériel, tous les jours je dois faire face à des problèmes insolubles, tous les jours tous mes calculs sont déjoués parce que je ne peux pas ne pas croire à la dignité de l'homme dénué de tout, qui est réduit d'ailleurs à chercher sa nourriture, qui ne peut consacrer les forces qui lui restent qu'à exiger d'être nourri pour être sauvé de la mort, pour être sauvé du froid. Je ne peux pas ne pas croire, bien qu'il n'y ait qu'un être affamé, qu'un être frigorifié, je ne peux pas ne pas croire à sa dignité possible, je sais que ses besoins satisfaits, ils sont urgents, et qui le détruisent (dont l'insatisfaction le détruit), je sais qu'une fois ceux-ci satisfaits, il pourra peut-être, il pourra, il aura en tout cas la possibilité d'émerger et de se faire homme. Ceci est tellement important, tellement précieux, tellement essentiel que naturellement tout ce que j'ai lui appartient parce qu'il a autant que moi, il a la vocation de se faire homme et le droit d'atteindre à sa dignité comme Dieu a autant besoin pour se manifester, de cette transfiguration en lui et en moi.

L'être qui est sensible à cette valeur possible, il est embarqué, il est nécessairement invité à dépasser la machine, à transcender cet univers préfabriqué. Il est orienté vers la création de cet univers qui n'existe pas encore et qui ne peut pas exister sans lui et c'est celui-là qui sera à la fois l'homme réel et le révélateur de Dieu. Et c'est en lui, en tout cas, que Dieu se révélera puisque c'est là seulement, dans cet homme qui surgit de la mécanique qui s'en dépend, qui s'en délivre, sans la renier pour autant bien entendu, c'est là que se situent à la fois l'homme et Dieu.

Si nous entrons dans ces perspectives, et comment ne pas le faire, nous pouvons laisser la Cybernétique se développer à l'infini, les biologistes emboîter le pas et s'engager dans une vision toujours plus physico-chimique de la vie, de l'intelligence, du raisonnement, de la connaissance et de l'amour, des instincts, enfin de tout ce que nous avons l'habitude de considérer, comme psychique ou spirituel, nous pourrions le faire sans la moindre inquiétude quant au fond du problème, puisque justement c'est dans un autre univers que se situent et l'homme et Dieu. Il me semble que de viser ces choses, de le voir avec une parfaite lucidité, c'est d'abord une oeuvre de loyauté et c'est en même temps s'orienter vers le vrai problème vers la véritable action, vers la véritable création avec la chance à la fois de découvrir l'Homme, ou plutôt de devenir l'homme réel, l'homme-valeur, l'homme-dignité et le Dieu-esprit, le Dieu-vérité, le Dieu-intérieur, le Dieu dont nous sommes ou dont nous avons à devenir le sanctuaire.

Je me suis souvent demandé en lisant les comptes rendus du Concile :

De quel Dieu parlons-nous ? De quel Dieu parlons-nous, et de quel Homme ? Et il me semble que cette question n'a pas été posée ; qu'il y a eu, dans le Concile, des conflits de tendances, des ambiguïtés et que, finalement, le message essentiel n'a pas été proposé qui aurait été précisément de présenter le Dieu qui ne peut se situer que dans ce monde que l'homme est appelé à créer, dans ce monde qui n'existe pas encore, qui ne peut pas exister sans nous et qui n'existe pas nous, que dans la mesure où nous sommes engagés.

Le Dieu dont nous parlons, je veux dire le Dieu traditionnel, le Dieu qui répond à une définition que l'on retrouve dans tous les manuels, dans tous les livres de philosophie, ce Dieu est un dieu qui concerne le passé, c'est un Dieu qui est censé expliquer l'univers, sa genèse et son évolution, c'est un Dieu qui complète, en quelque sorte, ou qui était censé compléter les explications données par les savants, ce n'était pas le Dieu que l'on peut rencontrer seulement dans ce monde qui n'existe pas encore et qui ne subsiste qu'à la faveur d'un engagement sans cesse renouvelé. Et c'est là justement le danger, le fait qu'il n'y ait pas communication entre le monde et l'Eglise, ou les Eglises, le monde et les religions institutionnelles ; c'est là le point de rupture, c'est que ce Dieu qui est censé expliquer d'abord les réalités les plus nécessaires est de moins en moins intelligible aux savants comme tel ; il y a naturellement des savants qui ont deux parts dans leur vie, qui sont des croyants par leur option personnelle et qui peuvent être de vrais mystiques et qui appliquent dans le domaine scientifique toutes les rigueurs de la méthode, qui est, si vous le voulez, une méthode matérialiste, c'est-à-dire une méthode où les vérifications sont toujours physiques et se situent dans un monde extérieur à nous et dans un monde automatique et préfabriqué. Nous pouvons passer en revue, si vous le voulez, un ensemble de difficultés qui pèsent sur la notion traditionnelle de Dieu, qui ont pesé, certainement, sur le déroulement des délibérations conciliaires, qui pèsent aussi sur notre esprit car nous sommes imbus d'un langage traditionnel dont il nous est difficile de nous départir et si nous passons en revue quelques-uns de ces obstacles, simplement pour clarifier la situation et pour mieux nous amener à opter précisément pour ce monde qui n'est pas encore et dont nous avons à être à chaque instant, de nouveau, les créateurs.

De quel Dieu parlons-nous et de quel Homme ? je pense qu'une des premières difficultés à considérer le problème sous l'aspect de l'avenir, la première difficulté à situer nos origines humaines dans l'avenir provient si vous le voulez du biblisme. Le biblisme, c'est un mot assez péjoratif que je m'excuse d'employer, je vais immédiatement illustrer ce que j'entends en me référant à une toute petite expérience que j'ai faite l'an dernier durant le Carême, au moment où je m'apprêtais à lire l'épître de la Messe. L'épître du jour était la prière de Jérémie pour être délivré de ses ennemis, c'est-à-dire la prière de Jérémie contre ses ennemis. Et bien, en lisant ce texte en français, c'est-à-dire en lui donnant l'accent de la langue de tous les jours j'ai été tellement frappé par l'incompatibilité entre la liturgie eucharistique, la liturgie du Seigneur, la liturgie de la Foi et de l'amour et cette prière qui revendique, cette prière qui demande l'anéantissement des ennemis, que j'ai fermé le livre en disant, "il est impossible de lire à la face du Seigneur ces imprécations et ces demandes de vengeance. Ce n'est pas compatible" Il est évident que le Dieu de Jérémie, dans cette prière, est encore un Dieu conçu dans une perspective qui n'est pas évangélique et qui ne pouvait pas l'être à l'époque puisque le Christ n'était pas apparu. C'est là un exemple infinitésimal de ce que peut signifier la lecture de la Bible pour un homme d'aujourd'hui, qui croit devoir prendre comme révélation divine, c'est-à-dire comme révélation absolue, comme la vérité parfaite et intangible, un texte qui émane de l'Esprit Saint. Combien de fois se trouvera-t-il en face de textes qui le déçoivent, qui le scandalisent, qui ne correspondent absolument pas à

l'expérience qu'il a de Dieu et qui sont en contradiction d'ailleurs avec les données de l'Évangile. Il est évident que, si on lit la Bible en oubliant le grand mot de Saint-Paul dans l'Épître aux Galates : "que la loi est le pédagogue de l'évangile", on risque, à chaque instant, d'être déçu et scandalisé. Quand Saint-Paul dit que la loi est le pédagogue de l'évangile, il entend bien que la loi est imparfaite, que la loi est provisoire, que la loi est un acheminement et que l'évangile est la plénitude. Or, il est certain que, pour qui se plonge dans la tradition biblique, dans la lettre biblique, il y a une extrême difficulté à retrouver l'esprit de l'évangile.

Nous lisons dans les psaumes qui constituent notre essentielle prière de la liturgie, nous lisons dans les psaumes, l'odyssée d'Israël, ce parcours d'Égypte à la Mer Rouge. Tous les samedis cela revient ; on traverse tous les samedis la Mer Rouge, on assiste au miracle de Dieu en faveur de ce peuple unique pour qui Dieu va déposséder les autres comme si les autres n'existaient pas et n'avaient à ses yeux aucune espèce de valeur. Il est absolument impossible pour l'homme d'aujourd'hui d'adopter cette perspective. On ne peut pas croire à un peuple élu, on ne peut pas imaginer que l'ordre du monde ait été organisé en faveur d'un peuple choisi parmi tous les autres.

Nous ne pouvons pas imaginer le massacre des autres peuples pour faire place à ce peuple qui ne pourra occuper ce qu'on appelle aujourd'hui la "Terre Sainte" qu'en dépossédant ses habitants ou en les soumettant à l'esclavage. On ne peut pas admettre que les lois de la guerre, une guerre infiniment cruelle puisqu'elle aboutissait à la destruction totale de tous les vivants sur le territoire occupé, on ne peut pas croire qu'une guerre de cette espèce ait été voulue par Dieu, approuvée par lui en faveur de son peuple si d'ailleurs on situe Dieu dans le monde qui n'est pas encore.

On ne peut que conclure : c'est là un Dieu du passé, c'est un Dieu vu par des hommes qui se situaient dans l'univers tel qu'il est, qui n'en faisaient pas craquer les limites, qui ne comprenaient pas que Dieu se situe dans un univers qui n'est pas encore, qui cherchaient en Dieu l'explication d'un univers très sommairement connu et l'explication de leur propre destin avec tout ce que la biologie collective peut comporter de limites et de partialité. C'est donc une histoire Sainte, sous bénéfice d'inventaire, dans la mesure où on la dépasse, dans la mesure où elle se dépasse, dans la mesure où elle tend vers autre chose, dans la mesure où elle a son aboutissement en Jésus-Christ, dans la mesure où elle reste ouverte sur un avenir qui n'est pas encore, qui demeure inconnu et qui ne se révélera, bien entendu, que dans la personne de Jésus-Christ. Il n'est pas dans danger de lire la Bible quand on n'a pas une connaissance très rigoureuse de l'histoire des genres littéraires, de la pensée sémitique, de l'évolution de cette pensée, des progrès de cette révélation et de son dépassement définitif en Jésus-Christ comme en témoigne le Christ lui-même lorsqu'il oppose le plus petit des disciples, dans son royaume, à Jean-Baptiste, qui est le plus grand des prophètes. Le plus grand des prophètes est plus petit que le plus petit des disciples du royaume parce que nous sommes entrés dans une économie nouvelle, que le pédagogue a cessé sa fonction et que la plénitude des temps est arrivée. Si l'on ne perçoit pas les limites de la lettre biblique, si on ne lit pas la Bible comme une aspiration vers le Christ, si l'on n'en dépasse pas les limites, précisément, par référence à la personne du Christ, on ne voit pas pourquoi ce texte serait plus sacré qu'un autre. Il est beau sans doute, c'est un des plus immenses monuments de la littérature universelle, on trouve des choses admirables dans la religion égyptienne, on trouve des psaumes, on en retrouve à Babylone, des psaumes dont la Bible a pu s'inspirer d'ailleurs, on y retrouve des maximes de sagesse dont les proverbes de la Bible se sont vraisemblablement inspirés. Ce livre n'est sacré, finalement, que parce qu'il est orienté, pour celui qui le lit de l'intérieur, il est orienté vers la personne de Jésus-Christ parce qu'il est en chemin, non sans détours d'ailleurs, vers lui, que parce qu'en Jésus on peut dépasser la lettre, que parce qu'en Jésus on peut retrouver une présence, éclater la lettre où Dieu sous son vêtement de pauvreté acceptant que l'humanité telle qu'elle est se représente comme elle est, c'est parce qu'on peut faire tous ces dépassements, que la Bible peut demeurer et est effectivement un livre sacré lorsqu'on l'accorde précisément à travers la personne de Jésus-Christ et comme un mouvement vers lui. Mais il reste que l'immense majorité des lecteurs sont difficilement capables d'un tel dépassement

et que la lettre du texte risque de vous emprisonner, lorsque, tout au moins, vous n'êtes pas averti qu'il faut la dépasser et la bible aussi peut devenir un obstacle à la connaissance du Dieu-esprit, du Dieu-vérité, du Dieu-personne. du Dieu-présence. du Dieu-intérieur, du Dieu qui se situe, encore une fois, dans l'univers qui n'est pas encore.

On est gêné évidemment quand on commence une liturgie par la demande de protection, la demande de défaite pour les ennemis parce que ce style ne correspond pas à la croix du Seigneur qui meurt précisément d'amour pour ceux qui refusent de l'aimer. Il y a donc un antagonisme dans la lettre, souvent, entre la Bible Ancien Testament et l'esprit de l'Évangile. l'Évangile lui-même d'ailleurs, écrit et pas tout l'Évangile, dans l'Évangile aussi il y a des niveaux différents. Il est clair que l'Apocalypse et ses chevauchées, et ses victoires, et ses combats représentent un aspect où il m'est difficile de me sentir à l'aise et que je me sens infiniment plus proche du dialogue avec la Samaritaine où nous sommes là immédiatement enracinés dans la religion de l'esprit.

Les textes mêmes du Nouveau Testament ne disent pas tout, ils sont souvent dépassés par la personne du Christ qui demeure, finalement, le seul Évangile éternel. Mais l'habitude que nous avons de nous référer à la Bible, les prières que nous y empruntons qui sont d'ailleurs souvent très belles, qui ont du moins ceci c'est qu'elles sont en état de pauvreté, qui ont au moins ceci qu'elles ne constituent jamais des verbiages, elles sont sobres et dépouillées. Toutes ces habitudes que nous avons de nous référer à l'Ancien Testament risquent évidemment de maintenir dans notre esprit l'idée d'un Dieu qui concerne le passé, qui est une explication, une pseudo-explication du passé, des origines telles qu'on les concevait dans le passé et non un Dieu qui peut attendre de l'avenir, un Dieu qu'on découvrirait lorsqu'on se sera fait homme soi-même.

Il y a une autre difficulté que l'on peut appeler l'Impérialisme. L'impérialisme ou le Constantinisme dont vous comprendrez immédiatement la portée, vous l'avez déjà comprise, et on la sent cette difficulté à Jérusalem. Je me trouvais au mois de Juin dernier ou de Juillet dernier sur les toits de Jérusalem, un toit d'un patriarcat, je regardais cette vieille ville, de Jérusalem, je regardais des femmes qui pendaient leur linge, d'autres qui refaisaient leurs matelas, ces femmes qui vivaient une vie d'aujourd'hui comme tout le petit peuple qui grouillait dans les rues si étroites de la vieille ville, qui vivaient toute cette vie d'aujourd'hui sans aucune espèce de souci de la vie du Christ dans le passé. Comme les hôtels qui se dressent dans les nouvelles avenues, des nouveaux magasins aux enseignes parisiennes signifient que la vie des gens de Jérusalem d'aujourd'hui est une vie d'homme d'aujourd'hui, avec les préoccupations d'aujourd'hui, avec les convoitises d'aujourd'hui, avec la télévision, avec tout ce qui s'ensuit. Aucun rapport entre ce peuple d'aujourd'hui et les grands événements que la ville Sainte est censée nous rappeler. D'autre part, en voyant le Saint-Sépulcre, ce vieil édifice qui émergeait des terrasses des maisons, en voyant plus loin les édifices du Mont des Oliviers, je me disais oui, évidemment ce sont là les traces des sanctuaires constantiniens. C'est là au fond l'origine des pèlerinages on a dressé sur les lieux saints de magnifiques basiliques, on a détruit d'ailleurs le terrain sur lequel l'événement lui-même s'était accompli, car comment reconnaître le terrain du calvaire dans le Saint-Sépulcre ?

Il faut mettre ses yeux dans une fissure et on voit vaguement peut-être ce qui a été le sol foulé par le Christ lui-même, mais tout le terrain a été occupé par ces édifices qui ont été splendides, qui ont voulu l'être tout au moins et qui ont recouvert les lieux saints de marbre en les dissimulant à notre vue.

Naturellement, le premier des empereurs chrétiens qui est devenu chrétien, avec prudence d'ailleurs sur son lit de mort, et qui a voulu se réserver jusqu'à la fin certaines libertés, ce premier empereur chrétien a étalé sa magnificence dans les édifices que lui ou sa mère ont fait élever. C'était autant la magnificence de l'empereur qu'il s'agissait de célébrer que celle de Dieu, l'empereur céleste. Il est évident que ces édifices du peuple Constantinien, puisqu'il n'en reste presque plus rien, enfin hérités de la tradition constantinienne, se réfèrent toujours à ce Dieu qui tient les fils de l'histoire, à ce Dieu qui est censé être l'explication des phénomènes naturels ou des phénomènes humains; et on comprend qu'un empereur ne pouvait concevoir d'autre Dieu

que celui-là puisque très normalement en homme qui veut s'imposer aux autres, il a le choix entre deux procédés qu'il utilise d'ailleurs généralement l'un après l'autre ou simultanément. D'une part de réduire les autres par la force : qu'est ce que l'on peut aujourd'hui contre des tanks ou des mitrailleuses. Quand un dictateur dispose des derniers moyens techniques de destruction, il est assuré de son pouvoir tant que l'armée qui manoeuvre ces engins est de son côté. On ne peut pas faire une révolution avec les poings contre des tanks, cela est évident. Donc, un conquérant quel qu'il soit, un dominateur quel qu'il soit s'impose par la force, mais il s'impose aussi par la religion. S'il peut faire admettre à son peuple qu'il est le délégué d'un pouvoir divin, que son pouvoir est divin comme l'ont fait tant de souverains d'Egypte ou de Mésopotamie, comme l'on fait les Assemblées de Grecs ou les Cités grecques plus exactement, comme le fera l'Empire Romain par ce que nous appelons le paganisme, comme le feront tous les rois de la chrétienté et, très spécialement, les rois de France sacrés à Reims, et recevant à Reims l'onction divine, il sera commode et inévitable que le souverain se réfère à un souverain céleste qui est la caution de son pouvoir. Et, bien entendu, tant que ceci est admis, le pouvoir du souverain peut être absolu, davantage il gagne à être d'autant plus absolu qu'il a un caution plus absolue dans la présence du Dieu souverain.

La religion, pour une très grande part, a été l'appui des souverainetés, qu'elles soient d'ailleurs des souverainetés tyranniques ou démocratiques comme dans les Cités grecques ou dans certaines d'entre elles. Les cités, les collectivités, jusqu'à la Révolution Française se sont réclamées de la divinité. Elles ont voulu que la divinité fût la caution de leurs lois et des pouvoirs qui s'exerçaient dans leur sein et elles ont donc contribué à perpétuer l'image du roi d'Israël, l'image du Dieu souverain, l'image du Dieu qui gouverne, qui légifère, qui sanctionne, qui bénit, qui maudit, qui donne la prospérité ou qui afflige au contraire, par le malheur, les transgressions à ses lois, cette conception qui s'est répandue jusqu'à nos jours, qui se maintient, encore de nos jours, perpétue évidemment un Dieu du passé, un Dieu qui correspond à un monde préfabriqué, un Dieu qu'il est impossible de loger dans l'univers tel que la cybernétique le conçoit, ou la biologie le conçoit aujourd'hui, un Dieu qui ne peut se situer, encore une fois, que dans l'avenir, dans ce monde qu'il nous incombe de créer, en nous engageant, en nous surmontant, en nous dépassant, en accédant enfin à notre dignité par l'offrande de nous-mêmes.

Ce constantinisme si fractionné, si morcelé dans la division des classes qui se sont réclamées, elles aussi, de la protection divine, du moins les classes privilégiées qui ont défendu leur bien, ont défendu leur propriété en la mettant à l'ombre du "décatalogue" et l'on a vu en France, en particulier, où les bourgeois qui ont triomphé dans la révolution française qui ont repris les leviers de commande au moment où a surgi la grande industrie au XIX^e siècle, les bourgeois français qui étaient athées et qui avaient combattu l'Ancien Régime au nom de l'athéisme ou l'un théisme extrêmement vague, se sont hâtés de rentrer dans l'église lorsqu'ils ont vu que la révolution tournait contre leur propriété et que leurs privilèges allaient leur échapper. Alors, ils ont demandé à l'Eglise une garantie contre les spoliations qu'ils avaient toutes raisons de craindre, et la religion est devenue et demeure encore pour une très grande part, un phénomène bourgeois.

Qui est-ce qui va dans les Eglises ? On ne voit guère d'hommes en loques et en haillons. On y voit des gens bien vêtus, des gens distingués, des gens qui, justement, sont nantis du nécessaire et plus que du nécessaire. On n'y voit pas le tout-venant et la foule reste dans sa grande majorité absolument étrangère aux religions établies tout au moins en Occident.

Tout cela parce que nous sommes demeurés dans la vision d'un Dieu qui concerne un passé révolu, ce passé que nous avons inventorié comme une immense mécanique, qui demeure toujours, pour nous un passé, quelque chose qui est derrière nous, notre seule chance étant de nous projeter au devant de nous, en devenant les créateurs de cet univers où Dieu et l'homme se rencontrent à la fois. Si vous conjuguez le biblisme et ses limites, pour nous, intolérables, qui font de Dieu le dieu d'un peuple qui n'a jamais été, car le sacrifice d'Abraham, de toute évidence, voulait dire que ce n'est pas la génération, la postérité charnelle qui était le peuple de Dieu, mais

la postérité de la foi et de l'esprit comme Saint-Paul d'ailleurs le montrera si magnifiquement dans l'épître aux Galates et dans l'épître aux Romains. Il n'y a jamais eu un peuple élu, il y a eu un église élue, une église élue avant Jésus-Christ, et dès le commencement du monde, une Eglise élue, c'est-à-dire une église dont ont fait partie, dont étaient les membres tous ceux qui ont fait un choix personnel en faveur d'un Dieu rencontré au plus intime d'eux-mêmes. C'est ce choix personnel qui a recruté ce petit reste dont parlent les grands prophètes, ce petit reste qui est L'objet de la sollicitude divine et qui justement ne se recrute pas par la génération charnelle mais par la foi, par la fidélité et par l'amour. Mais si vous conjuguez ce que le biblisme peut vous inculquer de notions limitatives, si nous nous en tenons à la lettre, si vous développez votre itinéraire en ajoutant l'impérialisme des empereurs prétendument chrétiens, si vous voyez en Dieu le gouverneur du monde et celui qui tire les fils de l'histoire, devant le roi des rois et le souverain des souverains, il vous sera évidemment très difficile de vous orienter vers le Dieu de l'avenir. A cela s'ajoute un certain philosophisme dont je vais vous présenter tout de suite l'aspect le plus défavorable en vous rappelant ce raisonnement que j'ai vu se faire dans Saint-Thomas d'Aquin et qui a été d'ailleurs la justification de l'Inquisition au XIII^e siècle. Les faux-monnayeurs altèrent la monnaie et les souverains les condamnent au bûcher, avec raison, puisqu'ils altèrent la monnaie sur laquelle il faut pouvoir compter pour accueillir entre les hommes des échanges de justice. Les faux-monnayeurs altèrent la monnaie, les hérétiques altèrent la doctrine divine et c'est infiniment plus grave, donc ils sont, à plus forte raison, passibles des supplices que l'on inflige aux faux-monnayeurs.

Voilà le type parfait d'un raisonnement formaliste où, sous l'apparence des mots, on établit des déductions qui sont irrecevables évidemment du point de vue évangélique et qui sont à l'antipode ou aux antipodes de cet univers que nous avons à créer.

Comment des esprits aussi rigoureux, aussi sains ont-ils pu se contenter de tels raisonnements ? Evidemment, ils étaient prisonniers d'une dialectique à laquelle nous ne pouvons plus croire, ils vivaient dans un monde où les machines électroniques n'existaient pas, où la cybernétique était absolument inconcevable, ils pouvaient donc partir d'une finalité qui leur paraissait évidente, ils la retrouvaient partout, ils pouvaient construire un argument, une preuve de l'existence de Dieu sur la finalité parce qu'ils ne pouvaient pas la mettre en doute comme nous le faisons nous-mêmes, ils pouvaient parler d'un premier moteur parce qu'ils ne connaissaient pas l'automatisme d'une évolution physico-chimique telle que la biologie d'aujourd'hui la représente. Ils pouvaient donc fonder comme sur des bases absolument assurées des arguments qui sont de plus en plus chancelants parce que les bases, justement, sont aujourd'hui remises en question. Ils pouvaient donc se donner un dieu qui était démontré à partir de l'univers tel qu'ils le connaissaient en le dotant des attributs de sagesse, d'intelligence, de vérité, peut-être d'amour sans se demander s'il y avait une ressemblance quelconque entre cet univers tel qu'il est et les aspirations de la conscience telle que l'évangile l'a formée. Et ils en revenaient fortement en recourant au concept d'une cause première et en s'en tenant au formalisme du raisonnement à dire : première, première, première... donc excluant toute dépendance à l'égard de quiconque, jusqu'à affirmer que Dieu ne peut connaître ses élus c'est parce qu'il a décidé de leur donner des grâces auxquelles il est impossible de résister. Quant aux autres à qui il n'a pas décidé de donner des grâces auxquelles il est impossible de résister, il donne des grâces qui ne suffisent pas ; qu'on appelle suffisantes, mais qui réellement ne suffisent pas, et ils sont donc a priori voués à l'échec, puisqu'ils n'ont pas reçu les grâces intrinsèquement et infailliblement efficaces qui sont indispensables à une réponse efficace à la grâce divine. Ils ont donc poursuivi à l'infini ces raisonnements, ils ont pu opposer le néant de la créature, à la plénitude de Dieu. Ils ont pu affirmer le devoir que nous avons de nous soumettre sans condition à ce souverain des souverains qui prend de plus en plus, et par toutes ces voies, la figure d'un empereur céleste dont nous sommes les sujets misérables et qui ne devront leur salut qu'à une miséricorde toute gratuite de la part de ce souverain qui décidera par des voies d'ailleurs très mystérieuses et très incompréhensibles de les sauver malgré tout en laissant tomber quelques miettes de sa table ou en les introduisant dans un ciel qui n'a

aucune espèce de ressemblance avec nos aspirations naturelles et instinctives. Voilà donc construit tout un édifice sur des données qui nous échappent, sur des bases que toutes les conceptions actuelles ont remises en question, et lorsque nous nous laissons guider par ces raisonnements nous aboutissons évidemment à des impasses comme celle que j'indiquais tout à l'heure, comme ce raisonnement qui prétendait justifier l'Inquisition à partir des faux-monnayeurs. Il y a eu donc toute une espèce de dialectique, toute une philosophie et même toute une théologie édifiées à partir de concepts élémentaires, aujourd'hui inadmissibles, aujourd'hui en tout cas contestés, et qui étaient reçus comme des vérités premières.

Ajouté au biblisme et à l'impérialisme, ajouté à une mentalité de classes où il y a des privilégiés qui sont tels parce que Dieu les a établis dans telle situation, à charge aux autres d'ailleurs de reconnaître ces privilèges, de se soumettre et d'attendre si cela est possible une revanche dans l'éternité. Si l'on y ajoute encore un moralisme abstrait, on aura une idée de la somme des difficultés ou de la somme des handicaps et des limites qui, de toutes parts, nous encerclent lorsque nous nous situons sans nous en apercevoir sur un terrain dit traditionnel. Car il est de toute évidence : un Dieu qui règne dans les cieux, un Dieu qui est le maître du monde, un Dieu qui en est le possesseur, un Dieu à l'égard duquel tout ce qui n'est pas lui est néant et peut retourner au néant comme il en a jailli, il est évident que la morale ne peut être que ce qu'il impose à cette créature qui ne peut pas échapper à sa domination. Il y aura alors une morale censée révélée, qui pourra l'être d'ailleurs, qui pourra l'être pour une époque, mais qui ne sera pas nécessairement définitive. Il pourra y avoir donc une révélation d'une morale provisionnelle ou provisoire, d'une morale pédagogique, d'une morale adaptée à un certain état de l'humanité à une certaine époque, qui n'aura finalement de caution que cette volonté divine qui nous est inconnue, dont nous ne connaissons pas les pourquoi et à laquelle il faut simplement se soumettre parce qu'elle est la plus forte.

Il est bien évident qu'une telle morale, qui va s'enfoncer comme un coin dans nos mécanismes biologiques, dans notre monde instinctuel et passionnel, il est bien évident qu'une telle morale suscitera en nous d'énormes difficultés, installera en nous un dynamisme écartelant, exigera de nous que nous prenions tous nos instincts à rebrousse-poil, que nous nous fassions violence sans bien savoir pourquoi, puisque si nous tenons notre nature de Dieu on ne voit pas très bien pourquoi sa loi serait justement aux antipodes de cette nature, on ne voit pas en quoi il nous demanderait de sacrifier des instincts que lui-même a mis en nous. C'est comme cela qu'on évoquera le péché originel qui est encore un regard vers le passé et qu'il faudrait nécessairement réinterpréter en fonction du Dieu de l'avenir si l'on veut lui donner un sens intérieur et spirituel. De toute façon, d'expédient en expédient, il faudra toujours aboutir à la soumission, à la soumission dans la foi, à la soumission dans ce qu'il faut admettre, dans ce qu'il faut penser ou ne pas penser, dans ce qu'il faut croire ou ne pas croire, à la soumission lorsqu'il faut faire ou ne pas faire ; et tout cela devant un énorme édifice presque impossible à soutenir puisque croire dans ces perspectives serait souscrire à des propositions incompréhensibles sinon contradictoires et absurdes, et être fidèle, c'est-à-dire être moral signifiera s'astreindre à une conduite qui contredit, la nature telle qu'on l'a reçue, la nature telle qu'on la vit, la nature telle qu'elle est en chacun de nous à partir de sa naissance et en fonction de tout cet être préfabriqué que nous sommes, tant que nous n'avons pas bifurqué vers l'avenir, tant que nous n'avons pas construit l'univers humain et divin ensemble, où la morale sera tout simplement l'exigence nuptiale d'un don réciproque qui conditionne la joie même de la rencontre et l'espace de la liberté.

Morale abstraite que personne n'observe, que personne ne vit, morale abstraite qui est de plus en plus contestée par ceux-là mêmes qui la professent. Morale dans laquelle tout le monde se sent à l'étroit, même les Pères conciliaires qui essayaient d'ouvrir une porte pour faciliter les revendications de la chair, morale irrecevable, finalement puisqu'elle suppose un empereur du monde, un souverain des souverains qui ne peut pas être le Dieu de l'avenir. Il y a donc d'énormes handicaps qui pèsent sur nous, qui sont devenus classiques, qui sont devenus traditionnels, qui sont devenus comme la projection d'une révélation dont l'origine est censée

divine et qui, dans la vie courante, amorce les rapports de l'homme avec Dieu, qui est de plus en plus à travers cet héritage un Dieu contestable, une caricature de Dieu, finalement, une idole et un faux-Dieu.

Mais ces obstacles devaient surgir, ils étaient inévitables, ils étaient, voire, pédagogiquement nécessaires tant qu'on n'avait pas atteint le tournant, tant qu'on n'avait pas compris et sous la pression des faits, et en raison même des découvertes et des succès scientifiques, tant qu'on n'avait pas compris que justement ce n'est pas dans le monde réfabriqué où nous sommes jetés. du fait de notre naissance que se situe notre humanité, notre dignité humaine, pas plus que le Dieu vivant qui est en nous l'espace silencieux où notre liberté vient à soi. C'est donc cette question qu'il aurait fallu poser, que le prochain concile peut-être posera, cette question : " l'homme existe-t-il ? De quel homme parlons-nous et de quel Dieu ? " Tant qu'on n'aura pas situé cette question au centre de toutes les perspectives, il est de toute évidence qu'on demeurera dans l'équivoque et l'ambiguïté, Ni le Dieu de Jérémie implorant la destruction de ses ennemis, ni le Dieu de Constantin voulant appuyer son pouvoir absolu sur un pouvoir divin, ni le Dieu d'une philosophie connexe adaptée à cet impérialisme et le justifiant, ni un moralisme qui étend sur tous les actes de la vie la domination du souverain céleste, aucun de ces procédés, aucune de ces notions, aucune de ces conceptions ne cadrent avec l'expérience que nous sommes appelés à vivre si nous voulons justement entrer, avec toute notre sincérité, dans le seul domaine où l'homme et Dieu tout ensemble peuvent s'affirmer et se rencontrer. Il y a bien des données que tout homme doit accomplir mais qui ne peut s'accomplir d'abord qu'en nous-mêmes ; on ne pourra jamais mettre en système l'expérience du Dieu vivant, Elle ne prendra de sens que pour celui qui l'a faite, que pour celui qui s'est affranchi, du moins qui a commencé à soupçonner qu'il devait naître de nouveau et qui a commencé à naître dans une rencontre ineffable et à l'intérieur de lui-même. Il faudrait avoir trouvé pour chercher dans le même direction selon le vœu de Pascal : "tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé", mais nous sommes-là dans ce cercle vital, on ne rencontre peut-être qu'en cherchant et on ne rencontre bien qu'en cherchant dans une certaine direction, en vertu d'une certaine aimantation ineffable qui oriente vers la liberté et qui appelle à la nouvelle création.

Cette énumération des obstacles n'est pas complète, bien entendu, elle est très sommaire. Elle peut paraître sous certains aspects très injuste.

Il s'agit là simplement d'indications. Cette série d'obstacles que je viens de rappeler, ne peut que nous confirmer dans ce que j'essayais d'établir tout à l'heure, à savoir que le vrai Dieu ne se trouve pas dans l'univers préfabriqué, pas plus que dans l'amour authentique, mais qu'ils ne peuvent se rencontrer tous les deux que dans l'univers qu'il nous incombe de créer. Cela ne veut pas dire que nous contestons la sincérité de tous ceux qui sont attachés à ces positions dites traditionnelles, qui le sont d'ailleurs beaucoup moins qu'on ne le pense. Et si l'on se réfère au mot de Saint-Paul : "La loi a été le pédagogue de l'Evangile", on voit très bien que, pour l'apôtre, c'était l'avenir qui comptait et qu'il ne fallait plus se river à un passé désormais dépassé, que la nouveauté de l'Evangile précisément était d'accomplir ce pas immense et irréversible et Dieu sait que Saint-Paul ne se prive pas de dire aux Galates que s'ils retournent aux éléments du monde, que s'ils veulent se replacer sous la loi, ils crucifient le Christ ou rendent vaine la crucifixion du Christ, et qu'ils ont l'obligation alors de reprendre absolument toutes les obligations de la loi, car elle est indivisible et on ne peut l'affirmer en en retranchant un iota. Mais l'habitude est telle que nous sommes infestés par ces mots, que nous sommes prisonniers de ce langage et que nous avons toutes les peines du monde à nous mettre en route carrément vers une nouvelle découverte qui nous engage tout entier. Et cette nouvelle naissance ne peut se réaliser que dans le silence, dans le silence où l'on écoute, dans le silence où l'on fait taire tous les bruits en soi, dans le silence où l'on ne cherche plus des sécurités, mais où l'on cherche une présence. C'est là évidemment et c'est là seulement que va se consommer ce mouvement de libération que nous avons à accomplir pour échapper à l'Univers-machine, pour échapper à l'homme-machine et pour devenir à notre tour

Source et Origine. Cela ne veut pas dire que le Concile n'ait pas fait d'excellentes choses. Cela ne veut pas dire que nous ne soyons pas redevables d'une ouverture que l'on ne pouvait attendre. Cela veut dire simplement que c'est une étape, ce n'est pas la dernière et il n'y aura jamais de dernière. C'est déjà évidemment un immense progrès, mais enfin la question essentielle n'a pas encore été posée et probablement elle ne le pouvait pas, car ici ce n'est pas seulement l'Eglise romaine qui est concernée c'est tout aussi bien les Eglises Protestantes ou Orthodoxes qui sont enracinées dans la même tradition et dont le biblisme est peut-être encore beaucoup plus onéreux. Tous les chrétiens et je dirai tous les croyants à quelque religion institutionnelle qu'ils appartiennent, que ce soit l'Islam, ou le judaïsme ou le Christianisme dans toutes ses dénominations, nous sommes tous affectés par la même erreur, inévitable d'ailleurs, nous sommes tournés du côté du passé au lieu d'être tournés vers un avenir qui sera toujours un avenir pour l'homme qui prendra la décision de se faire Homme.

Et c'est pourquoi cette semaine de l'« unité », où nous rencontrons des concours si émouvants, où une fraternisation incontestable s'est établie, ne constitue ici qu'une étape. Une étape dans un long cheminement qui sera d'autant plus long que nous ne poserons pas tous, les uns et les autres, la seule question essentielle. C'est bien de faire l'unité des chrétiens, mais si c'est sur une équivoque, si finalement nous ne savons ni qui est Dieu, ni qui est le Christ, ni qui est l'homme, nous aurons abattu des murs de séparation, c'est déjà considérable, nous aurons désenvenimé nos querelles et nos fanatismes, c'est un gain assurément, mais nous n'aurons pas fait grand chose pour l'humanité prise dans son ensemble, car enfin les Chrétiens ne sont pas tous les hommes il s'en faut de beaucoup et toujours davantage, puisque la démographie joue en faveur des peuples non chrétiens.

Si les Chrétiens ont un témoignage à apporter c'est un témoignage qui ne doit pas être un témoignage pour le ghetto chrétien, mais qui soit intelligible pour tous les hommes, qui doive les concerner tous, et qui doit donc partir sur une base universellement humaine, laquelle ne peut être que cette vocation de se faire Homme.

Le Pape dans son discours de New York (lundi 4 octobre 1965) a axé son message précisément sur cet aspect humain, c'était magnifique et très émouvant. Mais encore fallait-il dans ce discours, puisqu'il était commandé par les circonstances et admirablement adapté aux circonstances, encore fallait-il, je reprends la perspective conciliaire, nous dire : "mais comment s'accorde alors la toute dogmatique avec ce mouvement d'humanité, avec cette ouverture où finalement il s'agit de se rencontrer uniquement ou essentiellement sur une base humaine ?".

Il est bien évident que s'il y a une base humaine, universelle, elle ne peut se trouver qu'en avant et non pas en arrière, et que la dogmatique chrétienne ne peut être féconde, ne peut être retenue aujourd'hui comme un ferment indispensable que dans la mesure où on la vie, où on l'interprète, où on la comprend dans une perspective d'avenir. C'est ce que nous aurons à voir plus avant, mais il est clair que pour aujourd'hui nous ne pouvons que conclure à la nécessité d'un renouvellement radical où l'on refuse de s'enchaîner à aucune lettre, quelle qu'elle soit, où l'on renonce absolument à argumenter du monde tel qu'il est, je veux dire du monde-machine, pour conclure à un Créateur où l'on conçoit a priori que ce sera restreindre Dieu et en faire une caricature et une idole, que de l'enfermer dans le monde-machine et que la seule chance d'accréditer sa présence et son visage, c'est de le présenter dans une expérience que l'on fait, dans une expérience que l'on est, sans en parler, en en parlant le moins possible, mais en s'adressant aux hommes justement en les prenant à leur racine humaine, dans leurs possibilités d'avenir, pour qu'ils se sentent orientés vers un univers dont ils ont à leur tour, autant que nous-mêmes, à devenir les créateurs, comme ils ont à devenir autant que nous-mêmes les révélateurs d'un Dieu qui ne peut être saisi comme une expérience réelle que s'il est le partenaire indispensable de cette vie toute neuve à laquelle nous avons à naître, dans une rencontre que nous pouvons faire au cœur du silence. Si nous sommes d'accord sur ces données, nous pourrions aller plus avant. Mais il faut d'abord être d'accord sur ces données. Et c'est pourquoi il me semblait indispensable de vous rappeler ce que la cybernétique et la biologie influencée par elle, ce que cet

immense pouvoir psychique et mental de la machine, ou du moins c'est ainsi qu'on est tenté de les interpréter, peut signifier pour nous, tout ce que ces réussites incroyables remettent en question en nous, et comment il nous est absolument impossible de croire à notre dignité, de croire à notre situation particulière dans l'univers, de croire à une mission de l'esprit si nous ne changeons pas de terrain, si nous ne passons pas dans un au-delà intérieur à nous, si nous ne créons pas cet univers tout neuf qui relève de nous, mais qu'il est extrêmement difficile de construire puisqu'il faudrait en quelque sorte tout changer à la fois.

Comment ne pas sentir, en particulier, comme je le rappelais il y a un instant, comment ne pas sentir le poids effroyable des divisions de classes ?

Comment ne pas se sentir gêné, dans une église, en n'y voyant pas les pauvres, en n'y voyant pas les clochards, en n'y voyant pas ceux qui rougiraient d'y paraître parce qu'ils n'ont pas les vêtements adéquats, comment ne pas nous sentir mal à l'aise dans cette religion qui donne aux consciences un apaisement illusoire, qui donne une bonne conscience à des gens qui sont privilégiés et qui confisquent, sans y penser d'ailleurs et sans le vouloir, des ressources qui appartiennent aux autres.

Comment ne pas se sentir mis en question, car enfin il ne peut pas y avoir un Dieu unique s'il y a deux humanités. S'il y a deux humanités, s'il y a une humanité qui commande et l'autre qui obéit, s'il y a une humanité qui possède et l'autre qui n'a rien, s'il y a une humanité qui mange et l'autre qui ne mange pas, une humanité qui est à l'abri et l'autre qui est exposé à tous les risques. Ce n'est pas le même Dieu qui peut couvrir ces deux humanités. Nécessairement, si l'une affirme Dieu, l'autre ne peut que le rejeter, ce ne peut être son Dieu.

Et si je le dis c'est parce que tous les jours je me sens remis en question par la misère, parce que tous les jours, je me demande pourquoi j'ai un toit et pas les autres, pourquoi je peux manger et pas les autres, aussi peu que ce soit, je suis assuré de ce dont j'ai besoin, pourquoi pas les autres ?

Ce problème est donc immense : construire l'homme de l'avenir pour que Dieu puisse se manifester en lui sans être limité par lui. Cela suppose non seulement notre naissance à nous, dans le milieu confortable qui est le nôtre, où couverts contre tous les risques, nous pouvons nous livrer à la méditation, à la recherche et au silence. Il est impossible de se construire cette tour d'ivoire et de prendre cette tour d'ivoire pour l'univers de l'avenir.

Il faut que tous les hommes, puisque chacun porte en soi la même possibilité, puissent accéder à la même découverte, puissent devenir également origine et créateur.

Cela suppose de notre part, un dépouillement effectif, un effort efficace et sans cesse renouvelé pour transformer les structures jusqu'à ce que la pauvreté soit abolie.

Il faudra en arriver là, il faudra en arriver là, il faudra que les ressources de la terre se distribuent jusqu'au moment où il n'y aura ni riches ni pauvres et où tous les hommes auront accès aux possibilités offertes par l'univers et la technique et alors auront, par la même, gagné assez de liberté sur leurs nécessités physiques pour pouvoir commencer à croire qu'il y a en eux la possibilité d'un autre homme et d'un autre monde. Ce n'est pas une entreprise facile qui nous est proposée et qui nous est imposée par les circonstances de la science et de la technique d'aujourd'hui. C'est un monde qui nous remet en question, ce monde nouveau, ce monde à créer, ce monde qui nous remet en question à chaque instant, dans tous les secteurs, dans toutes nos appartenances de classe, dans tous nos comforts, dans toutes nos sécurités, dans tous nos instincts, dans toutes nos affections, comme dans toutes nos conditions.

Mais c'est là, et c'est là seulement que la question peut se poser avec loyauté, c'est là seulement que nous pouvons affronter tous nos contemporains, les savants et les techniciens comme les misérables, c'est dans cette direction seulement que nous pouvons leur apporter un message valable qui peut solliciter en eux une réponse parce qu'ils le reconnaîtront comme une question qui jaillit au plus intime d'eux-mêmes.

Un matin après la messe un homme surgit dans la sacristie et me dit : "J'ai vu toute la vie. J'ai vu toute la vie. - Je ne suis pas catholique mais je voudrais vous parler." Et il me raconte son

histoire et finalement il me dit : "Qu'est-ce que vous apportez ? Qu'est-ce que vous apportez ? Vous n'apportez rien - vous n'apportez rien ! Ce mot m'a traversé comme un glaive. Vous n'apportez rien ! - Oui, en effet, qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Il était impossible dans l'état où il était que je lui parle de cette rencontre inévitable, que je lui parle de cette expérience du silence. Si j'avais été dans la situation du Père Gautier, à Nazareth, prêtre ouvrier, et en plein travail, peut-être que j'aurais pu lui donner le sentiment que j'apportais quelque chose, que le Christ à travers moi, apportait quelque chose et cette accusation sur laquelle il m'a quitté demeure pour moi un stimulant qui justement me presse d'être toujours plus ouvert à cette humanité qui a faim et qui ne pourra jamais connaître la faim de l'esprit dans toute sa pureté tant que cette faim physique n'aura pas été comblée.

Alors nous pouvons nous poser la question et demeurer dans cette interrogation : est-ce que j'apporte quelque chose ? Est-ce que vraiment ma foi, est-ce que vraiment ma vie, est-ce que vraiment mes choix, apportent quelque chose d'essentiel auquel tout homme peut être immédiatement sensible parce qu'il se sent concerné, parce que vraiment il est étreint au plus intime de lui-même par la question qui jaillit du fond de son être et qu'il ne peut pas reculer devant le problème et que toute sa vie est appelée, il le sent, à lui donner satisfaction.

Ce n'est donc pas une chose facile, mais, du moins, nous sommes installés dans une perspective loyale. Nous savons sur quels arguments nous ne pouvons plus faire front. Nous savons qu'au fond il ne s'agit plus d'arguments nous ne pouvons plus faire front. Nous savons qu'au fond il ne s'agit plus d'argumenter, que le formalisme est une chose mécanique, que la vérité ne se trouve pas dans la manipulation d'un formalisme qui se déclenche automatiquement, que la vérité ne peut être conquise que dans une rencontre avec la pure lumière d'un amour qui n'est qu'amour mais qui ne peut se faire jour au plus intime de nous que lorsque nous aurons changé de plan et que nous démettant de tout cet être préfabriqué, cessant d'être simplement un mécanisme automatique, nous aurons fait de notre vie et nous ferons de notre vie à chaque instant, et de nouveau, et en face de toutes les circonstances, et sans repousser nos petites mises en questions et aucune accusation, lorsque nous ferons à chaque instant de notre vie une naissance nouvelle, pour les autres aussi bien que pour nous, dans une démission où à la profondeur de notre offrande, correspondra aussi l'intensité de la révélation divine puisque s'il est vrai que l'homme ne peut se trouver, ne peut se réaliser qu'en Dieu, c'est-à-dire dans cet autre plus intime à lui-même que le plus intime de lui-même, il est vrai aussi que le vrai Dieu ne peut apparaître qu'incarné.

Et il ne peut être une présence réelle à l'histoire, une présence expérimentée et incontestable que sous la forme d'incarnation, c'est-à-dire en étant représenté par nous, en vivant en nous, et en transparaissant à travers nous. Ce sont là deux réalités symétriques et qui sont indissolubles, l'Homme et Dieu l'Homme en Dieu et Dieu dans la transparence de l'Homme.

LA MORALE EVANGELIQUE DU VIDE CREATEUR

(Morale sexuelle et justice Sociale)

par Monsieur l'abbé Maurice ZUNDEL

Si l'Evangile est la religion du vide, au sens où nous l'avons dit, c'est bien la religion de la pauvreté, selon l'esprit de la désappropriation, qui conditionne d'ailleurs l'avènement d'un personnalisme authentique, puisque l'on devient personne dans l'exacte mesure où l'on se défait de toute limite et de toute opacité, s'il faut cette évacuation pour être vraiment quelqu'un, pour être source et origine, la morale évangélique aussi sera une morale de vide, une morale de désappropriation qui aboutira d'ailleurs à la personnalisation maximum de l'homme et de l'univers.

Kierkegaard a écrit ce mot qui pourrait être l'exergue de cette méditation : "La proximité absolue est dans la distance infinie." Il faut une distance de respect, pour aborder le réel et c'est dans la mesure où l'on fait soi-même un espace illimité que l'on atteint à la plénitude de la réalité. Cette morale du vide il faut, naturellement, l'expérimenter puisque nous n'avons pas d'autre source de connaissance que cette lumière qui ne peut s'acquérir que dans le devenir ; c'est en devenant nous-mêmes des hommes, en devenant nous-mêmes source et origine, en devenant nous-mêmes espace illimité, que nous pouvons à la fois connaître Dieu et la création dans son origine authentique et dans son développement intégral, c'est donc uniquement par une démarche expérimentale que nous pourrions redécouvrir la morale évangélique comme une morale du vide. Nous pouvons d'abord l'envisager sur le plan sexuel, si vous le voulez, puisque c'est un des problèmes qui concerne tous les hommes et qui prend aujourd'hui une importance capitale du fait qu'on a dissocié, de plus en plus, l'amour et la fécondité. Le concile s'est occupé de ce problème. On a vu des Pères plus qu'octogénaires battre le fer en faveur de l'amour, dissocier la génération. Je me demande si c'est la bonne voie. De toute manière le problème se pose universellement et nous assistons à une espèce d'immoralisme de plus en plus répandu, où justement parce que la dissociation est devenue comme une espèce de conviction générale, parce qu'on pense qu'en effet, la fécondité et l'amour sont deux choses différentes, que donc on peut connaître l'union charnelle en excluant, de propos délibéré la fécondité, tout en satisfaisant aux requêtes de l'amour. Il est plus que jamais urgent de poser le problème et de l'éclairer précisément dans cette perspective d'une morale du vide.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'à l'origine du problème de l'amour, tel qu'il se pose dans la vie conjugale ou en-dehors, puisque finalement l'amour ne jaillit pas nécessairement et inévitablement entre des êtres qui sont capables de s'épouser ; l'amour, suppose toujours quand il a ce caractère homme-femme, quand il implique une union sexuelle, l'amour a dans ses soubassements, je veux dire a dans ses origines les plus profondes, certainement cette volonté de la nature de se reproduire et c'est pourquoi d'ailleurs dans l'échange conjugal il y a toujours, au moins du côté de l'homme, il y a toujours cet élément qui est la première cellule de la vie humaine. Nous avons tous été, nous avons tous commencé notre carrière sous la forme d'un spermatozoïde et d'un ovule. Ce sont là les premiers éléments de notre vie et ils demeurent toujours présents aux échanges de l'amour quand ces échanges impliquent précisément l'union charnelle. Il est impossible d'en faire abstraction si l'on veut demeurer dans la réalité simplement biologique. Que signifie ce spermatozoïde ? Que signifie cet ovule ? Est-ce qu'on peut simplement les passer sous silence ou est-ce qu'il faut prendre position par rapport à eux ? Constituent-ils, pour nous, un appel à une responsabilité universelle, autrement dit ces éléments premiers que sont le spermatozoïde et l'ovule, sont-ils déjà une personne ? Peuvent-ils en tout cas indiquer une personne possible ? Ceci est incontestable. Tous les hommes autant qu'ils sont capables d'engendrer, toutes les femmes tant qu'elles sont capable d'enfanter, portent en elles une promesse de vie, une possibilité de vie humaine et sont confrontés l'un avec l'autre comme des créateurs de l'homme. C'est là quelque chose de tellement énorme que le premier mouvement d'un être qui est conscient de ce pouvoir serait de se mettre à genoux devant cette puissance créatrice, qui s'adresse à l'homme, qui entraîne le destin d'une

personne, une troisième personne qui n'est pas encore là, mais qui est tout de même présente déjà dans cette possibilité actualisée, dans ces germes qui pourront devenir un enfant, un être humain, comme cela a été le cas pour nous quand se sont conjuguées ces deux cellules premières qui ont été le départ de notre existence.

Le premier acte, semble-t-il, d'un être intelligent devant le pouvoir qu'il a d'enfanter ou d'engendrer devrait être un acte de respect. S'il est vrai que ces éléments sont à l'origine de la vie, s'il est vrai qu'ils contiennent virtuellement une personne, nous nous trouvons immédiatement établis dans le domaine le plus sacré. Quoi de plus sacré qu'une troisième personne qui dépend de nous et dont le destin est suspendu à notre décision, et dont la croissance dépendra naturellement de notre propre attitude puisqu'il n'y a qu'une seule éducation possible, c'est celle qui est constituée par le rayonnement des parents. Il est bien clair que, biologiquement parlant on ne peut concevoir ces éléments premiers qui constituent l'amorce d'une vie humaine, il est bien évident qu'on ne peut les concevoir, si on est conscient, sans respect précisément parce qu'il y a déjà ici la présence de quelqu'un qui a un visage d'enfant, ce quelqu'un qui est en nous un enfant possible et qui justement constitue l'amour comme réalité trinitaire. Il n'y a pas deux personnes, il y en a trois. Dès qu'on a perçu cette qualité de l'amour, d'être trinitaire, dès qu'on a vu s'ouvrir sur un troisième possible, on entre immédiatement dans le domaine sacré. Impossible d'imaginer je ne sais quelle obscurité fangeuse, je ne sais quel vertige malsain et malpropre dès qu'on a entrevu que l'on se trouve sur le terrain d'une création de l'homme par l'homme.

Et pourtant, en fait, combien peu d'êtres arrivent à dominer cette force, à la garder dans sa virginité, je veux dire dans son ouverture à une troisième personne, combien d'êtres arrivent à désapproprier cette fonction, c'est-à-dire à la consacrer, au lieu d'en faire l'objet d'une jouissance propre.

Pourquoi est-ce que le sexe a pris cette importance depuis toujours d'ailleurs ? Pourquoi est-ce qu'il a donné lieu à tant de drames, à tant de séparations, à tant d'inimitiés, à tant de ressentiments, à tant de corruptions, à tant de promesses extatiques et de déceptions tragiques, pourquoi ? Evidemment parce que, dans la nature, le chimiotropisme des premiers éléments a gagné le plan psychique. Si vous prenez les premiers éléments détachés, si vous les cultivez en bocal, vous verrez que le comportement du spermatozoïde à l'égard de l'ovule est un comportement commandé par un chimiotropisme c'est-à-dire une espèce d'attrait, une espèce d'attraction chimique. Le spermatozoïde se met en mouvement vers l'ovule en vertu de cette attraction chimique. Il est certain que ce premier tropisme, cette première polarité a gagné l'étage psychique, dans tous les règnes de la nature, et très spécialement dans les règnes les plus développés et, plus spécialement encore, chez l'homme. En effet, la chimie de l'être vivant, comme nous l'avons déjà souligné, est associée à l'affectivité qui est un des caractères de l'être vivant. L'être vivant prend parti pour lui-même, l'être vivant se défend, l'être vivant est complice de son existence, l'être vivant défend sa vie contre toutes les agressions et se livre à toutes les agressions indispensables d'ailleurs pour assurer sa propre survivance. Or, justement, la connivence et la complicité de l'être vivant, lorsqu'il s'agit de la reproduction consiste en ceci : que la nature, pour parler symboliquement, la nature s'est arrangée pour que l'individu confonde les intérêts de l'espèce avec les siens, confonde le bien de l'espèce avec le sien et s' imagine qu'il fait ses propres affaires lorsqu'il fait les affaires de l'espèce, autrement bien entendu aucun animal ne se reproduirait s'il n'avait pas le sentiment, la conscience obscure que la génération est son propre bien. Cela s'accroît avec le progrès de la complexité humaine. Plus l'animal est complexe, plus il est parfait, plus la génération devient chez lui un acte qui l'intéresse, un acte qu'il veut monopoliser, un acte qu'il se défend de partager avec autrui comme on le voit dans les combats des mâles les uns contre les autres lorsqu'ils se disputent une même femelle. L'affectivité, ici donc, a assumé la génération comme le bien de l'individu et la nature arrangée précisément pour que cette identification soit aussi parfaite que possible afin que la génération soit parfaitement assurée malgré les risques que tout vivant encourt dans son milieu. La vie ne

de dure qu'en vertu même de cette volonté tenace, passionnée, farouche, qui pousse les êtres à se reproduire dans un élan qu'ils confondent avec leur bien propre.

Le psychisme est donc tout imprégné de sexualité, en vue même des intérêts de l'espèce ; et l'on peut dire que le chimiotropisme, l'élan du spermatozoïde vers l'ovule se transpose, à l'échelle psychique, dans l'élan du mâle vers la femelle, ou, à notre échelle, dans l'élan de l'homme vers la femme et réciproquement. Chez l'homme, c'est au maximum que cette transposition s'est accomplie, et elle est si bien enracinée dans le psychique humain qu'elle survit à l'extinction du pouvoir de se reproduire. Chez la femme lorsqu'elle arrive à l'âge de la ménopause, lorsque la reproduction n'est plus possible, le psychisme demeure tout imprégné de sexualité, avec toutes les requêtes que cela peut impliquer et tous les élans que cela peut produire. L'obstacle est là, il est immense puisque comment résister à un attrait qui est si profondément enraciné, qui atteint jusqu'aux racines de l'être, qui colore toute l'affectivité, qui implique toute la physiologie, et qui crée dans l'être un appel, un besoin et un vertige. Il semble impossible, illusoire, absurde d'y échapper, puisque finalement on est ce que l'on est, puisqu'on est tout entier informé, imprégné par cet élan, par cet appel d'un complémentaire qui trouvera son expression dans l'union charnelle. On peut, en vertu même de la puissance de cet élan, oublier complètement l'élément biologique, le spermatozoïde, à tout le moins, puisqu'il est toujours impliqué dans l'affaire. On peut l'oublier puisqu'on ne voit plus que l'autre dans lequel on trouve son accomplissement. Il ne reste pas moins vrai qu'à la base de cet élan il y a le chimiotropisme originel du spermatozoïde et de l'ovule. Aussi psychique que soit cet élan, aussi étendu qu'il soit dans tous les secteurs de l'être, il reste que l'impression première, que l'origine première en est la chimie des éléments complémentaires : le spermatozoïde et l'ovule ; et la preuve en est d'ailleurs que si l'on change l'orientation hormonale, on arrive à changer de sexe ou à changer en tout cas les humeurs du sexe - on peut faire d'une poule un coq ou réciproquement selon les imprégnations hormonales qu'on leur confère et il n'y a pas de doute que chez l'homme et chez la femme il y ait des possibilités ou de masculinisation chez la femme ou de féminisation du côté de l'homme comme on le voit hélas lorsqu'on est obligé d'administrer des hormones sexuelles en particulier dans le traitement des cancers. Il y a un changement physiologique qui est apparent, il y a un changement de la voix, il y a aussi un changement d'humeurs possible. Si on allait jusqu'au bout, et pourquoi est-ce que l'avenir ne le réaliserait pas, on arriverait purement et simplement à changer de sexe. Il n'y a aucun doute que nous sommes là dans un contexte où la chimie se retrouve et où il est impossible d'ignorer la filiation entre l'union sexuelle de l'un vers l'autre et l'élan premier et purement chimique du spermatozoïde vers l'ovule ou réciproquement. Bien entendu, pour des êtres constitués dans leur sexe d'une manière normale c'est-à-dire avec des différences suffisamment marquées pour qu'il n'y ait pas d'hybridation et de confusion, il restera jusqu'à la fin de leurs jours une sensibilité féminine et sensibilité masculine, et un attrait sexuel correspondant. Il n'en reste pas moins vrai que ce psychisme est le reflet d'une chimie et qu'en raison même des origines mécaniques et matérielles, il peut y avoir court-circuit, on n'est pas maître de cet élan puisqu'on l'éprouve en vertu d'un chimiotropisme élémentaire et si l'on y va de tout son élan, on n'est pas du tout sûr que chez l'autre, c'est pareil ni que cela dure aussi longtemps que chez soi. Nous sommes là dans un monde qui nous échappe, nous n'en percevons ni l'origine ni la fin s'il y en a une, et tant que ça va, tant mieux, mais il n'est pas sûr que cela ira toujours. Nous sommes là dans un domaine essentiellement obscur, précisément parce que nous n'en sommes pas l'origine et qu'en cédant à un vertige d'origine chimique, nous nous préparons des mécomptes infinis, parce que si justement l'amour implique, dans un élan premier, la promesse de l'infini, en fait, cet infini demeure un rêve que la réalité ne cesse de démentir puisque, pour se donner l'infini, il faudrait l'être devenu ; or précisément, c'est dans ce domaine, parce que la nature y joue un rôle premier, parce que l'espèce aussi, à travers nous, poursuit ses propres affaires, parce que tous nos désirs d'infini sont parfaitement vains si nous ne nous transformons pas nous-mêmes en infini, si nous ne devenons pas source et origine, à cause de tout cela l'amour qui fait un départ extatique, bifurque souvent dans des à-côtés catastrophiques,

arrive à se renier parce qu'ayant usé toutes ses possibilités, dans une expérience qui n'a pas donné l'infini, il repart avec l'espoir de le découvrir dans une nouvelle aventure. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que s'il y a une morale sexuelle, elle ne peut pas consister dans un effort pour satisfaire au maximum l'échange de l'union charnelle en excluant la fécondité par tous les moyens que l'on croit trouver légitimes ; le problème est mal posé, le vrai problème est de savoir si dans l'homme le sexe doit s'humaniser, si dans l'homme, le sexe est appelé à se personnaliser, si, dans l'homme, le sexe doit s'affirmer dans ce nouvel univers qui n'est pas encore, mais que chacun de nous est appelé à créer. Si l'on reste dans le vieil univers de l'espèce au psychisme informé par une chimie organique, si l'on reste dans cet élan aveugle dont l'origine est inconnue et dont l'issue ne dépend pas de nous, nul doute que l'on n'arrivera jamais à trouver cet infini qui était contenu, on le croyait tout du moins, dans les rêves du départ.

Si l'on veut arriver à un infini, il faut le devenir, et l'amour justement offre une chance unique de dépassement et d'oecuménisme à partir d'une vision parfaitement nette de ses responsabilités créatrices. Il est certain, selon mon expérience, j'entends celles innombrables que j'ai puisées dans la vie des autres, dans leurs souffrances, dans leurs malheurs, dans leurs séparations, dans leurs divorces, dans leurs déconvenues, dans leurs espoirs déçus, il est certain qu'un homme et une femme ne se trouveront dans un domaine de personnes et d'éternité que dans la mesure où ils auront triomphé du vertige sexuel, dans la mesure où ils auront compris qu'ils sont consacrés à une création divine, dans la mesure où, dans leurs corps ils auront respecté cette troisième personne qui est un enfant possible, dans la mesure où ils auront été père et mère justement en vue de cette troisième personne et non dans l'aveuglement de l'instinct. Ce jeune couple qui se marie, qui prend soudain la décision de se marier, je m'étonne. Mais pourquoi sont-ils si pressés, pourquoi cette résolution brusquée, pourquoi ? Ils n'étaient pas sûrs, il semblait qu'ils hésitent encore, qu'ils n'avaient pas encore atteint le degré d'une maturité où une décision pouvait engager toute la vie. C'est qu'un enfant déjà est en route. Un enfant est en route malgré eux, bien sûr, malgré eux et comme, quand même, ils ne veulent pas s'en débarrasser, comme ils ne veulent pas le tuer, ils acceptent l'inévitable, ils se marient en hâte pour légitimer cet enfant et leur vie est toute engagée dans ce porte-à-faux où, justement, la génération n'a pas été l'oeuvre de leurs libertés et de leur consécration, mais simplement un entraînement instinctif qui a entraîné des décisions qui auraient dû se prendre dans une plus haute maturité mais qu'il a fallu prendre en hâte, en raison d'un événement imprévu que l'on doit subir. Cela arrive d'innombrables fois, je n'ai pas besoin de vous le dire et il y a bien peu de fiancés aujourd'hui qui arrivent vierges au mariage. Il y en a bien peu. Ils ont la plupart fait des expériences, ils sont dans le courant de la morale actuelle dont je ne veux pas dire de mal parce qu'il est tout naturel que l'on vive selon l'instinct, si l'on n'est pas entré dans ce monde nouveau qui est ce monde encore inexistant et que chacun de nous doit créer s'il veut se faire homme. Il est impossible de se contenter de demi-mesures. On ne peut pas vivre sous les contraintes sociales. On ne peut pas se contenter de ce monde abstrait lorsqu'on porte en soi un instinct qu'on n'a pas compris, lorsqu'on n'a pas été jusqu'au fond, lorsqu'on n'a pas vu le visage d'un enfant dans le spermatozoïde et dans l'ovule, lorsqu'on n'a pas réalisé un amour trinitaire, lorsqu'on n'a pas compris que la proximité absolue est dans la distance infinie. Il est impossible, radicalement impossible, de se tenir debout et de ne pas succomber à cet attrait psychique si fort, si puissant, si total qui irradie dans toutes les fibres de l'être. Dieu me garde de blâmer qui que ce soit, je ne m'étonne de rien, je sais que le sexe peut se développer dans toutes les directions et donner lieu à toutes les folies. Il n'y a pas d'aberration dont il ne soit capable et je ne m'étonne pas qu'il apparaisse comme une force irrésistible. C'est une force irrésistible, en effet, tant qu'on demeure sur le certain de la nature préfabriquée, on ne peut être chaste, dans le sens d'une conquête et d'une liberté infinies, que lorsqu'on s'est fait homme, lorsqu'on a fait de tout son être une offrande, lorsqu'on est entré dans ce dialogue de la personne avec la personne, lorsqu'on refuse justement ces facilités si trompeuses de l'instinct qui met l'infini à portée de la main et qui, en réalité, vous en frustrer parce qu'ici c'est la nature ou la chimie qui a fait tous les frais.

Je reviens à ce problème sous l'aspect qui me paraît le plus profond et le plus essentiel : si l'homme est un universel si, authentiquement, il devient tel, s'il devient source et origine en ce point où il coïncide avec toute l'humanité, en ce point où il est intérieur à chacun, en ce point de la rencontre divine qui est notre commune respiration, alors il me semble que l'amour entre homme et femme, l'amour parfait c'est justement celui où l'on qui dérivent, en effet, des générations précédentes et qui ouvrent la voie aux générations qui suivront, celui où l'on aura de toute cette histoire une vue authentique et qui considère tous les éléments à tous les étages, d'abord les éléments chimiques, le spermatozoïde et l'ovule, ensuite le psychisme tout imprégné de cette chimie, ensuite la vocation de la personne qui doit se faire telle, qui doit conquérir sa liberté, qui doit s'universaliser, à moins que tout cela ne soit que des mots. Il me semble qu'il y a dans l'amour, une exigence radicale d'universalisation qui ne peut se réaliser précisément qu'en prenant ses distances, des distances de respect à travers cette troisième personne, toujours, toujours virtuellement présente dans la mesure, justement, où le spermatozoïde ou l'ovule ou l'un des éléments en tout cas est requis à l'union charnelle. Il ne s'agit donc pas du tout de contredire un instinct en raison du commandement émanant d'un empereur céleste, il ne s'agit pas de restreindre ce élan en tenant compte d'une tradition que les événements ont fait exploser, il s'agit de se replacer dans la perspective de notre humanisation comme nous ne pouvons nous humaniser qu'en faisant en nous un vide sacré ou, ce qui revient au même, en creusant en nous l'espace illimité où tout l'univers pourra se reconstituer et toute l'humanité prendre une nouvelle respiration. Il me semble que c'est dans cette perspective que l'amour qui veut atteindre à son objet, c'est-à-dire qui veut réellement réaliser l'infini dans l'éternel, c'est dans cette perspective que l'amour se situe et nous appelle. Si on ne veut pas être homme ou si on n'a pas conscience qu'on est appelé à être, si on ne considère pas tous ces plans, si on ne voit pas la montée de la chimie au psychisme et toute l'obscurité qu'elle y introduit et tous les pièges qu'elle y construit, si on se laisse aller au courant de l'espèce, si l'on veut posséder avec les mains l'infini sans l'être devenu, on court évidemment un risque formidable, celui d'abîmer l'amour, celui d'échouer, celui de la séparation, celui du divorce, quand il y a un mariage, celui de l'écartèlement des enfants quand il y a des enfants, celui des déceptions et du ressentiment, celui du déchirement et du désenchantement. C'est inévitable, parce qu'on ne peut pas trouver l'homme là où l'être ne s'est pas fait tel.

C'est donc une toute nouvelle manière d'envisager le problème, toute nouvelle par rapport à cet effort pour ajuster la morale au courant de la vie, cet effort pour concilier la moralité avec l'exclusion de la fécondité dont tous les couples parlent naturellement ; c'est parmi leurs privilèges puisque auprès tout si l'amour peut être séparé de la fécondité en principe, pourquoi les gens qui ne peuvent pas se marier, qui n'ont pas envie de se marier ou que mille raisons écartent du mariage, pourquoi se priveraient-ils d'une union qui en principe ne concerne pas la fécondité et n'a aucune espèce de retentissement sur une troisième personne ? Il faut donc reconstituer tout le panorama, il faut voir tout l'ensemble de ces engagements, il faut embrasser tous les étages à la fois et il faut se situer, comme toujours à ce point où l'homme commence à se faire homme en créant cet univers qui n'existe pas encore et où l'amour humain deviendra un amour personne, un amour trinitaire, un amour vierge de toute possession et donc vierge au sens le plus profond et le plus parfait du mot. Alors la chair se transfigurera. Le corps est un autre corps quand il est humanité, quand il est intérieur, quand il est vu à travers le visage d'enfant dont il peut être le sanctuaire, à travers le visage de Dieu dont il est toujours appelé à être le sanctuaire. C'est un autre corps vu du dedans comme le sacrement de la vie et comme le sanctuaire de la divinité.

Inutile de vouloir imposer une régulation à partir d'une autre perspective, parce que plus on ira dans le sens où va la morale actuelle qui est un immoralisme, plus on voudra encourager l'union dissociée de la fécondité plus on favorisera le sentiment, cette conviction d'ailleurs presque universellement répandue que l'amour justifie tout et que dès qu'on aime on est autorisé à user de la suprême expression de l'amour qui est l'union charnelle. Ce n'est pas que celle-ci, encore une fois, me paraisse redoutable, ce n'est pas du tout que j'aie le sens du péché,

c'est autre chose. Il y a une exigence humaine avec laquelle on ne peut pas tricher ; si on veut l'infini, il faut en payer, le prix ; si on veut l'éternel, il faut se situer sur le plan de l'éternel ; si on veut découvrir dans l'autre une source qui ne s'épuise pas, il faut renoncer d'abord aux facilités de l'offre. Cet instinct, encore que fois, n'est que la projection d'une chimie élémentaire dans le psychisme humain. C'est quand l'amour est trinitaire qu'il donne tous sens fruits. C'est quand l'homme et la femme sont l'un pour l'autre le sacrement d'une virginité du coeur et de l'esprit, c'est quand ensemble, ils apprennent la désappropriation, c'est quand ensemble, ils font le vide, le vide de soi pour accueillir l'autre, qu'ils atteignent à un amour de personne, à un amour unique et qui est, en même temps, un amour oecuménique. Car, justement, d'avoir pu dominer l'espèce, d'avoir pu, à la vision de l'espèce, substituer celle de la personne, d'avoir pu recueillir toutes les générations dans une offrande de soi à la vie, c'est l'acte le plus oecuménique qu'on puisse imaginer ; et je pense que, précisément, l'amour, s'il est devenue un sacrement dans la perspective christique, c'est précisément, dans la perspective du Christ, il est devenu oecuménique. C'est alors qu'on peut parler vraiment de la création de l'homme par l'homme. Il ne s'agit plus, simplement, de transmettre une chimie délirante et d'en être victime, de transmettre une vie que l'on ne comprend pas et qui ne se comprend pas davantage elle-même et qui se multipliera de nouveau dans l'aveuglement. On ne devient vraiment créateur de l'homme que lorsqu'on se fait homme, en refusant les facilités et les vertiges de l'espèce, non pas pour condamner, quoi que ce soit, mais pour tout glorifier, pour que le corps s'humanise, pour qu'il acquiert son éternelle beauté, pour qu'il puisse être saisi, du dedans, comme une personne, qui est revêtue de son immortalité et qui élude toute possession. On ne pas posséder une personne, on peut se consacrer à elle et on peut l'aborder comme un sacrement qui irradie, qui rayonne de la lumière dont elle vit.

On m'a souvent reproché un angélisme. On m'a souvent reproché d'ignorer les réalités. C'est voir là toute la vérité, au contraire, et l'embrasser dans tous les secteurs, y compris, et d'abord, le facteur biologique, le plus élémentaire. C'est là déjà que j'entends la voix de l'enfant, la voix de ce troisième, c'est de là que je comprends cette invasion du psychisme par une chimie élémentaire et tous les désastres que cette invasion peut procurer à l'échelle humaine, puisque l'homme n'est pas enfermé dans son mécanisme il est appelé à le déborder et à créer un autre univers et c'est de là que, atteignant le troisième étage, qui est celui de la personne, j'envisage qu'à la personne de l'enfant peut correspondre la personnalisation de l'homme et de la femme qui sera d'autant plus grande et d'autant plus parfaite qu'ils respecteront, entre eux, cet enfant virtuel à travers lequel ils atteignent toutes les générations en exerçant d'abord une paternité et une maternité de l'esprit qui peut durer d'ailleurs autant que la vie, qui n'a pas besoin de trouver son expression dans une génération charnelle, en tout cas qui n'est pas limitée à cette génération charnelle et qui cessera, d'ailleurs, d'être charnelle lorsqu'elle aura comme principe le don et la consécration de soi. Un enfant qui ne naîtra plus de la nature, de la chair et du sang, mais qui naîtra d'un choix, celui qui l'on rencontre dans les parents de Sainte Thérèse de Lisieux : "qui ayant d'abord voulu vivre un mariage sans enfant, mais dans l'angélisme d'une consécration parfaite ont compris que leur chasteté ne serait pas diminuée, s'ils s'unissaient pour donner à Dieu des humanités de surcroît, des êtres à qui ils seraient consacrées, où ils ont si bien réussi que tous leurs enfants en effet ont été consacrés au Seigneur." Cette vision, bien entendu, suppose que l'on a saisi cette religion du vide, que l'on a compris que l'existence humaine ne s'accomplit que dans la désappropriation comme l'existence divine elle-même ; qu'il n'y a de personne authentique et d'origine et de source inépuisable que là où il y a la pauvreté selon l'esprit, que là où il y a cet espace de lumière et d'amour illimité où toute créature retrouve son berceau divin.

Je pense que, sous cet aspect, et en admettant les prémisses sur lesquelles nous nous fondons, on peut reprendre le problème de l'amour et de la chasteté sous un jour entièrement nouveau, en ne tenant pas compte des interdits, parce qu'il ne s'agit pas de cela, mais en regardant uniquement le respect de la grandeur, de la dignité du corps aussi bien que de l'esprit, si tant est que l'on peut distinguer dans l'homme ces deux choses puisqu'il n'y a pas deux choses mais il y a une personne qui doit être toute entière et dont toutes les fibres doivent

respirer l'infini et révéler le visage de l'éternel. Cette morale du vide, nous pouvons la retrouver dans une deuxième désappropriation qui est celle de nos biens et qui est celle où nous nous guérissons de notre avarice, cette avarice qui nous attache à nos possessions et qui fait inscrire à certains leur nom sur une maison qui durera beaucoup plus qu'eux-mêmes comme s'ils devaient être propriétaires pour l'éternité. Rien de plus pathétique au moment où s'ouvre une succession après la mort d'un père ou d'une mère, rien n'est plus pathétique que de voir les enfants, à la curée, se précipiter sur l'héritage, se disputer entre eux comme s'ils étaient immortels. Rien de plus saisissant que de voir un homme promo à la place d'un autre qui est défunt et s'installer dans la place comme s'il était immortel. Mais non tout cela ne durera pas. Il n'y a pas de place à laquelle on puisse s'installer comme si on était destiné à l'immortalité et le rang que l'on occupé, la situation à laquelle on accède, tout cela est temporaire, éphémère et n'a aucune espèce de stabilité, mais ce n'est pas cela qui doit entraîner la désappropriation, ceci les proverbes de la sagesse courante peuvent nous l'enseigner. Ce qui doit nous introduire dans la désappropriation, c'est que les autres portent en eux-mêmes, la même valeur, la même dignité, la même présence infinie qui nous est confiée, en eux aussi bien qu'en nous. IL est de toute évidence que rien n'est à moi et que tout ce qui peut être à moi est également aux autres, leur appartient en vertu du même droit, pour la raison fort simple que je ne puis m'approprier quoi que ce soit qu'en raison même du don que j'ai à faire de moi-même. C'est pour que je sois apte à me donner sans être écrasé par mes besoins matériels, c'est pour que je puisse sortir de la mécanique cosmique, que je peux m'approprier ce qui est indispensable à l'accomplissement de ma liberté à l'égard de ces nécessités premières. Mais ce qui est vrai de moi est vrai de tous et de chacun. Tous et chacun ont le même droit ou le même devoir de sortir de la mécanique cosmique en s'appropriant, avec une sécurité suffisante, ce qui les affranchira des besoins matériels qui les peuvent écraser.

Alors il est absolument impossible de faire une distinction entre ce qui est à moi et ce qui est à vous autres. C'est exactement la même propriété qui nous permet à tous, de nous libérer des nécessités physiques, pour faire de nous une offrande de lumière et d'amour, c'est-à-dire pour accomplir cette désappropriation radicale où nous atteindrons enfin à notre humanité universelle. Dès que nous nous plaçons à ce point de vue, nous voyons l'immense et formidable iniquité de cette répartition des ressources humaines dans un endroit et qui sont inexistantes dans un autre. Il est absolument impossible d'éprouver une solidarité humaine sans tricher, impossible de l'éprouver sans se rendre compte que cette répartition actuelle est un crime ; un crime dont nous sommes tous complices et solidaires, parce que c'est la même valeur qui est confiée aux autres, c'est la même présence, c'est la même fragilité, c'est le même Dieu qui est éternelle pauvreté, ce Dieu qui est en chacun, mais qui en chacun est écrasé, par ces ombres, par ces angoisses, par ces besoins, par ces nécessités. Comment puis-je vouloir délivrer Dieu en moi, de moi, si je ne suis pas prêt à le vouloir délivrer dans les autres d'eux-mêmes ; mais pour délivrer Dieu dans les autres, il faut qu'ils se trouvent dans les mêmes conditions que moi-même, dans des conditions où leur respiration devienne possible, dans des conditions où les besoins matériels ne priment pas sur tous les autres, dans des conditions où la nature au lieu de leur être hostile, comme un rouleau compresseur puisse devenir, pour eux, un objet de contemplation et d'émerveillement. Alors ce que j'ai n'est plus à moi et quand je donne, je ne donne pas, je restitue aux autres ce qui est à eux ; Ils ont un droit strict sur tout ce qui est indispensable à leur vie et qui n'est pas indispensable à la mienne. Nos chances sont égales et je ne peux pas être plus indifférent à la valeur qui est en eux, que je ne puis l'être à la valeur qui est en moi. Si j'ai la passion de la valeur en moi, s'il est vrai que c'est l'infini auquel je veux offrir ma transparence, à supposer que j'y atteigne, ce ne doit pas être moins vrai pour délivrer les autres de tout ce qui les entrave et les empêche de découvrir le bien infini qui leur est confié. Il y a donc une désappropriation radicale dans l'usage des biens, qui exige que nous fassions, nous, ce vide, que nous nous guérissons de nos possessions, que nous nous convainquions toujours davantage que rien n'est à nous, que nous avons simplement l'usage des biens qui sont indispensables à rien ne peut nous appartenir qui se trouve être nécessaire à la libération des autres. C'est par là, justement,

qu'une morale évangélique, une morale du vide, c'est par là qu'elle nous presse de supprimer les classes. Il faut arriver à une humanité unique où, si l'on admet et il faudra admettre toujours des différences de compétence qui sont d'ailleurs favorables à tous, il n'y ait pas de différences de dignité ; que chacun reçoive honneur de la société dans laquelle il est placé, que chacun reçoive honneur dans le travail qu'il est chargé d'accomplir, que ce travail ne soit jamais, pour lui, une nouvelle nécessité qui l'écrase, mais une chance de libération, que toutes les lois seraient ouvertes vers une progression, vers une responsabilité plus grande, vers une vie plus large, si d'ailleurs il en a en lui les dons nécessaires, en ayant fait la preuve, s'il a en lui tous les dons nécessaires pour exercer une influence plus universelle. La désappropriation ici est au coeur de la justice. Il n'y aura de justice, au sens profond, de justice humaine, de justice universelle, qui si nous avons compris, que, de même que nous ne pouvons devenir des personnes qu'en nous vidant de nous-mêmes, nous ne pouvons répartir les ressources énergétiques de l'univers que si nous nous vidons de tout esprit de possession et si nous comprenons que ce n'est pas du tout en vertu d'une condescendance dont nous ne pourrions tirer avantage, que nous avons à partager, c'est tout simplement en vertu d'une solidarité indissoluble avec le même centre, avec le même présence, avec le même Dieu qui est intérieur à chacun.

Il y a évidemment une aberration souveraine à vouloir prétendre, en accumulant autour de soi des possessions dont on n'a pas l'usage et dont on n'a pas besoin, c'est une aberration tragique, de prétendre à une piété authentique, de prétendre à un contact avec le Dieu vivant, lorsqu'on le laisse mourir dans la vie d'autrui. C'est impossible, car c'est la même présence, c'est la même vie qui nous est confiée dans les autres aussi bien qu'en nous-mêmes.

La justice est une béatitude célébrée par le Christ. La justice doit être en nous une faim et une soif, c'est le mot que le Seigneur emploie lui-même, une faim et une soif inapaisables tant que tous les hommes ne reçoivent pas honneur de leur travail et de leurs efforts, tant que tous les hommes ne sont pas respectés dans une dignité égale en tous, cet infini en chacun, cette incarnation de Dieu confiée à chacun, dont chacun a la charge et dont chacun doit être une révélation unique et irremplaçable. Cette morale du vide révèle ici, encore une fois, de nouvelles perspectives qui vont jusqu'à la racine de la personne, qui n'ont rien à voir avec les grandes entreprises politiques, quelles que soient leurs étiquettes, cela va beaucoup plus profond. Il ne s'agit pas de faire une révolution qui nourrisse du ressentiment, une révolution qui nivelle par le bas, il s'agit de faire une révolution à l'intérieur de nous-mêmes d'abord qui déferle sur tous et sur chacun pour les appeler à cette solidarité divine qui fait que toute l'humanité ensemble est investie d'une unique aventure qui est justement la vie divine, dont chacun a la charge et que tous ensemble doivent exprimer dans une communion d'amour, qui n'est possible que dans la mesure où chacun s'efface, où chacun se libère, où chacun se vide pour accueillir l'infini.

On peut poursuivre, si l'on envisage ce que Saint-Jean appelle la troisième concupiscence, l'orgueil de la vie, ce besoin de dominer, ce besoin de s'imposer, ce besoin d'être reconnu et admiré, ce besoin de pouvoir regarder de haut en bas, ce besoin de se mettre sur un piédestal pour croire en la valeur de sa vie ; là encore, la morale du vide doit nous apprendre l'inutilité de toute cette mise en scène : il n'y a que des hommes, il n'y a que des hommes. Tout homme est égal à un autre, les fonctions que l'on peut occuper sont des services, un point c'est tout, mais tous les hommes sont égaux les uns aux autres, non du fait de leur substance matérielle parce qu'ils sont de la même étoffe physique, mais égaux dans la même vocation, égaux dans la même exigence, égaux dans le même appel à laisser vivre en eux un infini qui ne peut s'exprimer qu'à travers eux. Jésus à genoux au lavement des pieds : "c'est l'écroulement de tous les pharaonismes, de toutes les parades et de toutes les vanités. Il reste comme seule grandeur celle que l'on est". On n'agit pas par ce que l'on fait, on n'exerce pas une influence par la fonction que l'on occupe; la vraie action humaine, la seule authentique, la seule efficace, la seule créatrice, c'est cette action de présence, de présence réelle, de présence offerte, de présence donnée. Nous le sentons d'ailleurs, ce n'est pas parce qu'un être éblouit par ces connaissances, s'il en fait étalage, ce n'est pas parce qu'il peut nous délivrer un renseignement, d'ailleurs utile, que nous

l'estimerons souverainement. Nous nous sentirons en parfaite confiance, seulement en face d'un être, qui est guéri de lui-même, qui est délivré de ses propres limites, c'est un destin qui nous introduit dans un univers intérieur à nous-mêmes, qui est inviolable et dont il nous révèle le secret sans le profaner. La seule action, que tout homme est capable d'exercer, dans la mesure où il se fait homme, c'est cette action de présence. Et si nous récapitulons notre expérience, si nous nous demandons quels sont les êtres qui vivent en nous, et qui déjà sont passés au-delà du voile, nous voyons que les êtres qui vivent en nous sont précisément ceux qui nous ont délivrés d'eux-mêmes, en nous délivrant de nous-mêmes.

Ceux qui n'ont aucune pesanteur, ceux qui ont ouvert en nous un espace, ceux qui demeurent en nous un ferment de libération, ceux-là ne meurent jamais. Ils nous accompagnent tout au long de la vie, ils demeurent en nous comme une source inépuisable, justement parce que leur action a été une action de présence réelle et rien ne nous frappe davantage. En effet, les hiérarchies sont complètement bouleversées, les hiérarchies sont inexistantes, elles deviennent simplement des étapes de service et, en cela, elles demeurent, d'ailleurs utiles, voire indispensables ; mais rien ne frappe davantage que le peuple : il n'y a pas, il n'y a pas de classes dans ce rayonnement de la personne ; des gens dont la condition est très humble, des gens qui ne se sont jamais regardés, qui n'ont pas eu le temps de s'introspecter, des gens qui regardent toujours en avant d'eux-mêmes, des gens qui, dans l'humilité de leur travail sont une continuelle offrande, peuvent vous donner l'infini sans le savoir, alors que des êtres doués de talents supérieurs, qui ont écrit des livres qui les ont couverts de gloire, vous donnent très peu de choses en comparaison, parce que précisément, ils n'exercent pas cette action de présence qui nous atteint au plus intime de nous-mêmes, qui éclaire jusqu'à nos racines et qui nous fait retrouver dans le silence le plus profond de nous-mêmes, cette présence qui est la respiration commune de l'humanité authentique, cette présence unique qui est aussi notre seule grandeur.

Nous pourrions poursuivre à l'infini. C'est là évidemment une orientation de la morale du vide qui correspond au vide infini...

Ainsi la Morale prend elle son origine dans un dialogue d'amour avec ce quelqu'un qui nous attend au plus intime de nous et au plus intime de chacun. C'est là l'espoir d'un nouveau monde. La morale ne consiste pas à se soumettre à des impératifs venant d'ailleurs, venant de ce vieux monde et de ses traditions, la morale tout entière vient de cette exigence créatrice d'un nouveau monde qui nous attend et qui ne peut avoir d'autres dimensions qu'universelles et infinies.

Nous avons donc à nous délivrer des vieux schémas d'une morale fidèle à la lettre pour entrer dans cet esprit d'une désappropriation radicale qui, du dedans, et par les exigences mêmes d'une création dont nous sommes tous chargés, nous amène à nous guérir peu à peu de toute possession, dans la chair, dans les biens à notre usage, dans l'action, dans toutes les relations avec nous-mêmes, avec les autres et avec l'univers, qui nous amène à cette guérison de nous-mêmes, qui n'est observable, qui n'est expérimentable que justement dans cette rencontre sans cesse accomplie avec la présence qui est confiée à chacun de nous et qui est la vie de notre vie.

Voilà donc ici, comme pour Dieu, renouvelées toutes les perspectives pour ne pas remettre les pas dans les pas, pour ne pas creuser toujours le même sillon stérile, pour ne pas dresser la morale comme une exigence surannée qui barre la route du progrès.

C'est tout autre chose. Si nous ne pouvons pas nous livrer à notre nature c'est parce que justement cette nature est une mécanique qui n'est pas nous, que nous ne pouvons être homme que dans une création qui émane réellement de nous, qui nous ne devons qu'à nous mêmes et laquelle n'est possible que dans cette offrande d'une démission radicale où nous faisons de nous un espace de lumière et d'amour où l'univers authentique se révèle, où l'humanité se constitue et où le visage de Dieu apparaît vraiment comme celui après lequel toute la terre soupire.

